14e Année ★ N°660

Le Numéro: 50 centimes
Europe: 0fr.60 – Autres pays: 0fr.75

13 Mai 1911. ✐ Tous les Samedis

LA VIE AU GRAND AIR

LA SEMAINE DE BOXE

Au milieu, Leo Houck qui a triomphé de Harry Lewis en 20 rounds. A droite, Young Joseph qui a triomphé d'Eustache (à gauche) au National Sporting Club.

Source gallica.bnf.fr / Musée Air France

La Vie au Grand Air

MUGUET ULTRA ERSISTANT

BRISE DE MAI ED. PINAUD

LES HOTELS CHER-DURRER **BURGENSTOCK** près LUCERNE (Suisse)

Situation climatérique la plus distinguée au lac de Lucerne.
Altitude : 870 mètres. —o— Grand Parc naturel.

ALACE HOTEL - HOTEL DU PARC - GRAND HOTEL

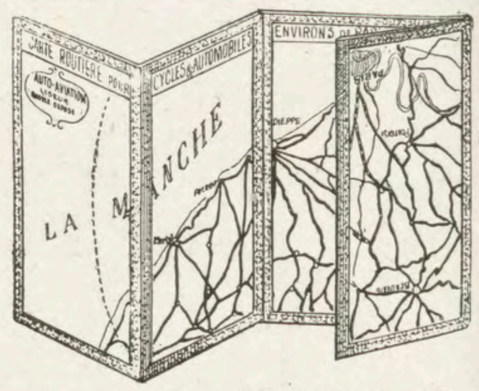
600 Lits. — Médecin. — Pharmacie. — Prospectus.

Lucerne Palace Hôtel

Maison de tout premier ordre. — Sur le Lac, avec grand jardin.

Liseur de Cartes pour Automobilistes, Aviateurs, etc.

permettant la lecture en entier de la carte sans la déplacer du liseur.
Dimensions : haut. 40 cent., larg. 24 cent., épaisseur 15 m/m. pliée. Poids : 650 grammes.
PRIX : 28 francs. — Modèle déposé.
Auto-Aviation-Liseur.



A. BEAUJON

SELLIER - FABRICANT
53, Rue de Chaillot, PARIS

Maroquinerie Française et Anglaise — Articles de Voyage — Couvertures — Colliers et Fantaisies pour Chiens
Envoi franco contre mandat, Etranger, port en sus.

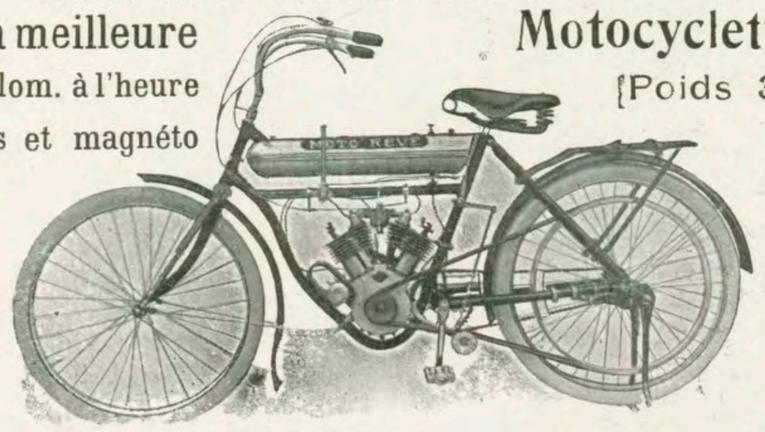
LA MOTO-RÊVE

MÉDAILLE D'OR DU TOURING-CLUB DE FRANCE 1908-1909

connue la meilleure
esse 6 à 60 kilom. à l'heure
2 cylindres et magnéto

OUCE
IMPLE

ENÈVE



Motocyclette légère
Poids 38 kgs.
Force 2 et 2 1/2 HP

ROBUSTE
SILENCIEUSE

SUISSE

Officiers Ministériels

Adj. sr 1 ench. Chambre des Not. Paris, 23 mai 1911.
2 maisons de rapport à Paris : 1° angle rue du **LOUVRE** en face Bourse de Comm. Conten. : 674 m. R b. : 52.700 f. M. à pr. : 600.000 f. 2° **R. ST-ANTOINE**, 97-99, et pass. St-Paul. Ce : 489 m. R. b. : 29 600 f. M. à p. : 250 000 fr. S'ad. n. Mes BRAULT, à Neuilly et DELAFON 6, b. Strasbourg.

Maison **R. D'ARMAILLÉ** 13. Conten. : 910 m. 42. 17e arr. R. b. : 17.991 f. M. à p. : 200.000 fr. A adj. sr 1 ench. Ch. Not. Paris, 30 mai 1911. S'ad. Me VINGTAIN, not., 26, avenue Grande-Armée.

HOTEL à Paris, 107, rue Notre-Dame-des-Champs, au milieu de gr. jardin. Ce : 2.781 m. M. à p. : 130.000 fr. A adj. Ch. Not., Paris, 16 mai. S'ad. aux not. Mes PLOIX et SALLE, 154, bld Haussmann, *dép. ench.*

Etudes de : 1° Me GUÉRIN, notaire à Rouen, rue Thouret, 19 ; et 2° Me LEGUERNEY, avoué au Havre, 111, boulevard de Strasbourg. Licitation Grosos.

A VENDRE DOMAINE le vendredi, 9 juin 1911, à 2 heures, étude de Me GUÉRIN, not. Rouen. dit « Château des Deux Amants », sis à Amfreville-sous-les-Monts (arr. des Andelys, Eure), consistant en : 1° le château comprenant cuisine, 2 salles, salon, arrière-salon, salle de billard, grand couloir ; au 1er étage, 9 chambres. Mansardes. Grenier. Bâtiment rural, avec sous-terre. Ecurie. Remise. Buanderie. Beau jardin potager. Le tout entouré de murs, conten. : 2 h. 89 a. 01 c. Petit parc en dehors des murs, conten. : 1 h. 33 a. 70 c. (Vue merveilleuse sur vallées de la Seine, de l'Eure et de l'Ardelle.)
Et le très beau mobilier ancien et moderne garnissant le château. Mise à prix..... Fr. 80.000
S'adresser pour tous renseignements à :
1° Mes LEGUERNEY et SOUQUE, avoués au Havre ;
2° Me GUÉRIN, notaire à Rouen,
dép. du cahier des charges ;
3° Me NARCY, notaire au Havre.

PANTIN Maison, route des Petits-Ponts, 148. M. à p. : 15.000 fr. A adj. le 24 mai à 2 heures, en l'étude de Me CHAUFFRIAT, notaire à Pantin.

(Voir suite page VII.)

AGRANDISSEMENTS

DE LA MAISON

STRÖM

TAILLEUR PRÉFÉRÉ DE TOUS LES GENTLEMEN QUI PRATIQUENT L'AVIATION, L'AUTOMOBILE ET TOUS LES SPORTS

16, Chaussée d'Antin, PARIS

Même Maison, **NICE** 33, Avenue de la Gare

Modèle de STROM

Tailleur pour MESSIEURS

LIVRÉES, CASAQUES, CHASSE,
AVIATION, AUTO, YACHTING.

Tailleur pour DAMES

La Maison STRÖM vient d'être complètement transformée. Ses salons agrandis et agencés suivant les dernières exigences du confort moderne auront très certainement l'approbation des sportsmen qui se font habiller chez STRÖM.

Le **Rayon des Dames**, descendu au premier étage, sera une surprise agréable pour les lectrices de la "Vie au Grand Air".

Modèle de STRÖM

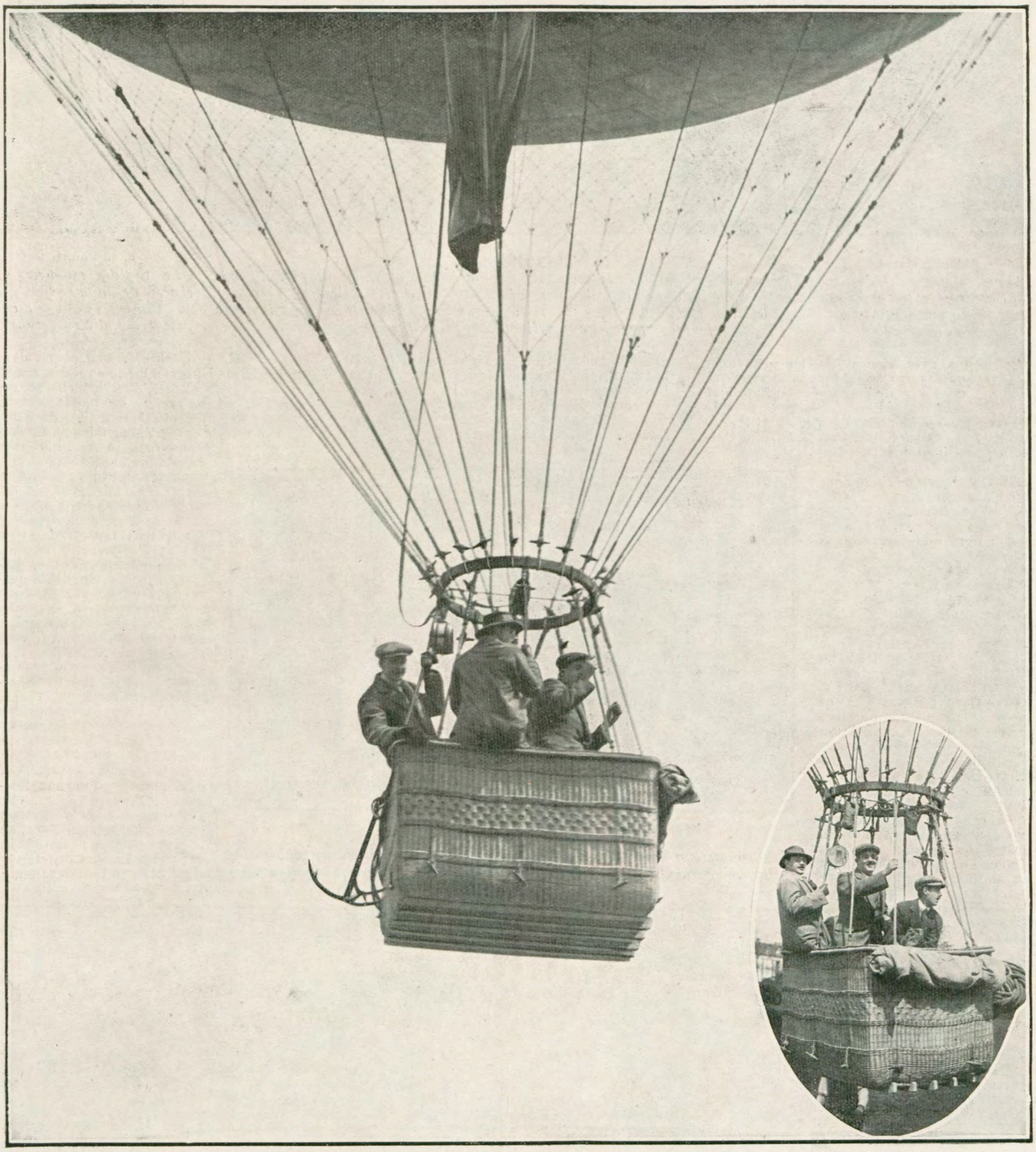
Tous droits de reproduction et de traduction sont réservés pour tous pays. Copyright in U. S. A. by Pierre Lafitte et Cᵉ, May 13 th 1911.

La Vie au Grand Air

ABONNEMENTS :
France, 24 francs. — Étranger, 28 francs.
Changement d'adresse : 0 fr. 75
Les abonnés bénéficient de 6 fr. 50 par an sur les acheteurs au numéro et reçoivent en outre gratuitement les numéros spéciaux et de nombreuses primes dont la liste est envoyée sur demande.
Les abonnements d'un an peuvent être payés en deux fois.

13 Mai 1911 — N° 660
ÉDITIONS PIERRE LAFITTE & Cie
Direction et Rédaction : 90, av. des Champs-Élysées. Paris — Tél. 528-64-66-68
Salle d'exposition : 9, avenue de l'Opéra
Messageries : 56, avenue du Maine.
Publicité : HUGUET, DE PALLISSAUX & Cie, 11, boulevard des Italiens.

PUBLICITÉ
Pages d'Annonces, la ligne .. .. 2 fr.
La page .. .. 600 fr.
Encartage .. .. 750 fr.



LES AVIATEURS EN SPHÉRIQUE

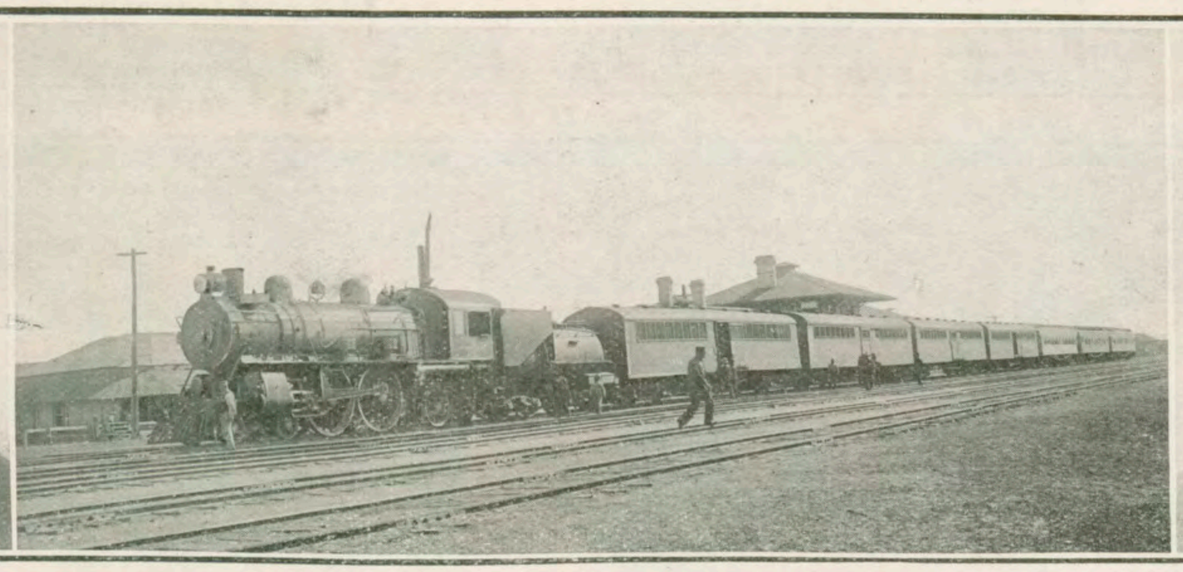
La semaine dernière, quatre aviateurs des plus notoires ont fait une excursion en sphérique. C'étaient Hubert Latham, Emile Dubonnet et les deux frères Labouchère. Ils partaient de Saint-Cloud et, après un voyage de six heures, atterrissaient à Chimay, en Belgique. Notre cliché représente le départ du ballon. On aperçoit Latham à gauche. Dans le médaillon, de gauche à droite, les deux frères Labouchère et Emile Dubonnet. Latham est derrière eux.

LES AVIATEURS EN TOURNÉE

Garros et Audemars viennent d'arriver en France, retour d'une tournée de vols en Amérique ✍ Le premier raconte ses impressions aux lecteurs de la *Vie au Grand Air* ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍ ✍

Alfred Moisant.

Alfred Moisant, frère de l'aviateur qui se tua et directeur de la tournée internationale d'aviation.



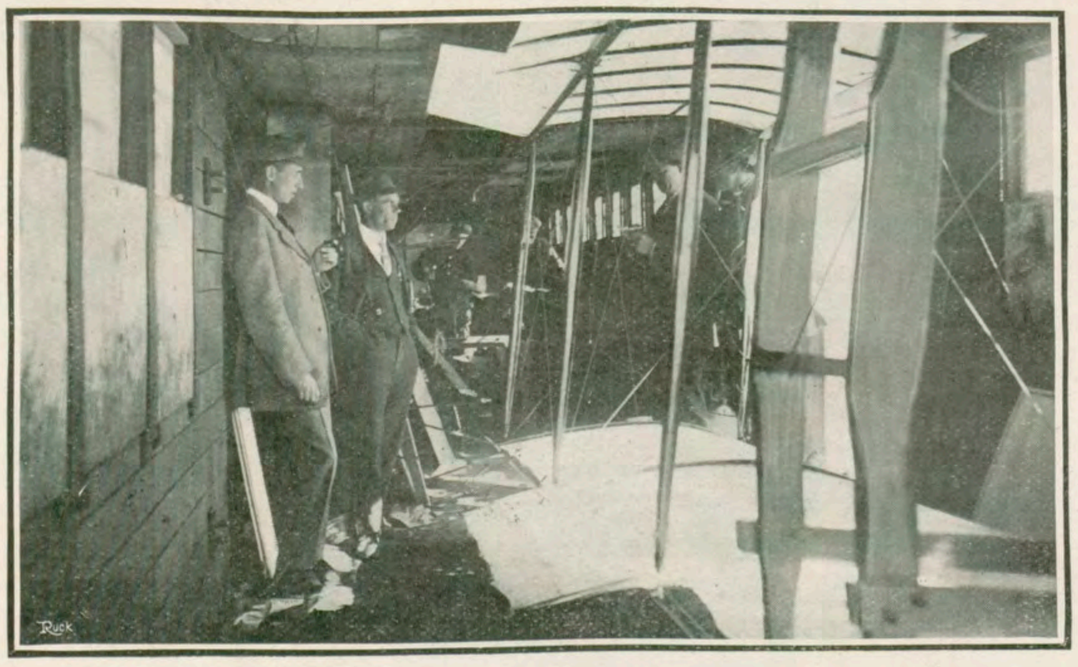
Le train spécial.

Train spécial emmenant à travers l'Amérique aviateurs et appareils pendant leur tournée d'exhibitions. Il attendait à proximité de l'aérodrome et dès que le meeting était terminé, tout le personnel se dirigeait vers d'autres côtés. Il comprenait quatre fourgons pour les appareils et les bagages et trois wagons.

P. L. Young.

« Le roi des managers », chargé de la direction des 49 managers qui s'occupaient des divers services.

Vous avez bien voulu me demander quelqu es souvenirs de la tournée que nous venons d'accomplir en Amérique Audemars, Barrier, Simon et moi. Je ne crois pas qu'au point de vue sportif nous ayons fait des exploits susceptibles d'intéresser au plus haut point les lecteurs de la *Vie au Grand Air*, mais il y a quelque chose dont on n'a aucune idée en France et c'est précisément de cela que je veux vous parler, c'est de la façon dont a été organisée la tournée que nous avons abandonnée pour passer quelques semaines en Europe, mais que nous comptons bien reprendre dans un mois ou deux. *L'International Aviation Cy*, tel est le titre de notre compagnie, a été fondée par le regretté John Moisant, à la suite de son voyage en Amérique pour la Coupe Gordon Bennett. On ne peut se figurer l'importance de ces entreprises, qui ne sont possibles que dans de vastes territoires comme ceux des Etats-Unis. Je ne saurais mieux comparer la nôtre, toutes proportions gardées, qu'à celle de Barnum, que vous avez vue en France. Outre les quatre aviateurs français que je citais plus haut et Moisant, nous avions avec nous trois aviateurs américains, soit huit hommes volants en tout, qui constituaient la fraction active de la troupe. Et à côté, toute une armée d'aides. Pensez qu'il n'y a pas moins de 49 managers dont chacun à son emploi bien spécial et bien déterminé.

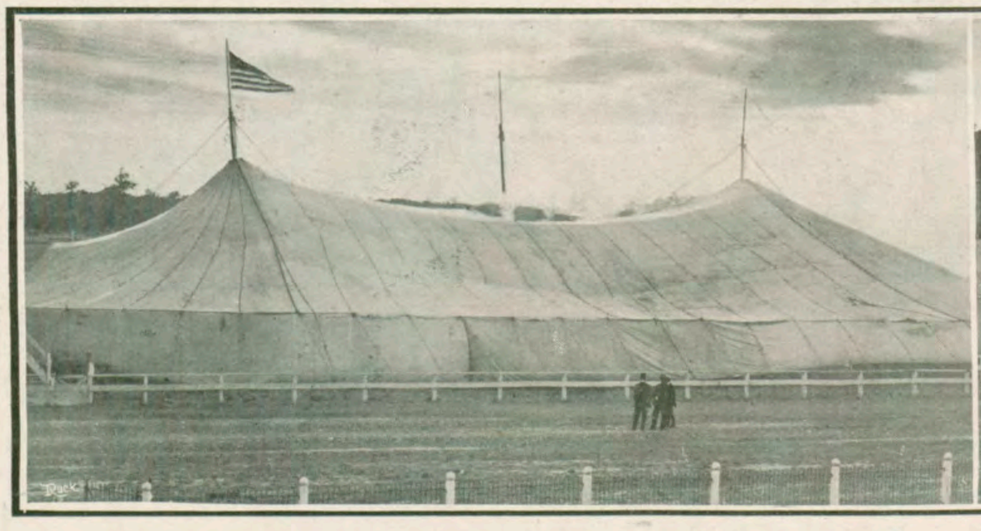


Dans le train spécial.

Les appareils n'étaient même pas démontés, seules les ailes étaient repliées de façon à permettre aux ouvriers de les installer dans les wagons spéciaux.

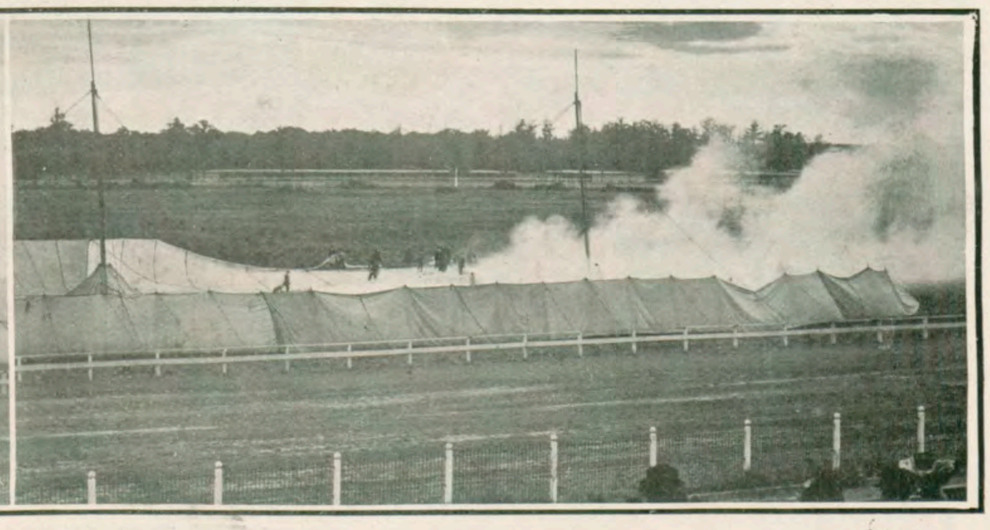
A leur tête, le célèbre Young, connu dans tous les Etats-Unis comme le « roi des managers ». Sous ses ordres, l'un est chargé des malles, un autre s'occupe des billets, un troisième n'a dans ses attributions que la tente. Il y a en a trois qui ont pour mission de s'occuper de la presse. Si un journaliste vient à l'aérodrome demander quelques renseignements, on l'adresse à un des trois « Press Agents » qui a toujours à sa disposition un article tout fait et adopté au genre du journal, sérieux, scientifique, documenté, humoristique au choix. Un quatrième, a dans ses attributions la photographie; il en a toujours une collection prête pour illustrer les articles, car vous savez qu'en Amérique, tous les quotidiens sont abondamment illustrés. Il détient également un stock de clichés zinc, tout prêts à être mis sur la machine: portraits, appareils en vols, accidents au besoin.

Un autre manager est chargé de donner au public les renseignements sur les appareils. La vaste tente, dont vous avez ici une photographie, sert en effet de hangar pour tous les appareils. Ils sont disposés en cercle, tout autour de la tente,



La tente de la tournée.

La tente, démontée, pliée et mise dans le wagon en deux heures, abritait tous les appareils et les ateliers de réparations.



La tente en feu.

En décembre 1910, à la Nouvelle-Orléans, pour une raison inconnue la tente prit feu. Heureusement aucun appareil ne fut touché.

A San Antonio.

Un atterrissage laborieux dans la largeur d'un terrain de 150 mètres, sillonné de piquets.

Avant la chute de Moisant.

Cette photographie a été prise 5 secondes avant la catastrophe.

Du bois cassé.

Le champ d'atterrissage de San Antonio était si étroit qu'un Glenn Curtiss s'y brise à la descente.

avec, au milieu, un espace vide, dans lequel le public est admis, moyennant un supplément. Il entre dans la tente par fournée, et le manager spécial donne aux spectateurs des explications sur chaque appareil, comme les agents de Cook aux Anglais qui visitent le musée de Versailles. Il y a, également, un manager pour les appareils; un autre qui ne s'inquiète que de retenir des chambres dans les hôtels, etc.

Naturellement, notre installation comporte un train spécial, avec deux fourgons pour les appareils, un autre pour les bagages, un wagon-restaurant et trois sleepings.

Dans chaque ville américaine, il y a ce qu'on appelle un *play-ground*, c'est une sorte de champ de foire gazonné, autour duquel il y a le plus souvent des tribunes et qui se trouve toujours placé le long de la voie ferrée. Nous arrivons avec notre train. que l'on range sur une voie de garage, le long du terrain. On monte la tente, ce qui est une affaire de deux heures au maximum; on sort les appareils, qui sont logés tout montés dans les fourgons avec seulement les ailes repliées, et trois heures après, nous sommes prêts à voler. Il nous est arrivé de terminer une journée de vol à 6 heures du soir et de voler le lendemain à 2 heures de l'après-midi à 500 kilomètres de là. Vous comprenez que ces petits tours de force, impossibles à éviter sur des territoires aussi vastes que les Etats-Unis, et principalement les Etats du Sud où nous avons surtout évolué, sont également impossibles à moins d'une organisation comme la nôtre. J'ajoute qu'elle est dû entièrement à notre regretté ami John Moisant. Je suis heureux de pouvoir profiter de cette occasion pour lui rendre l'hommage qu'il mérite. Sa mort est passée trop inaperçue en France; on ne se doute pas quel étonnant pilote a disparu avec lui. C'est certainement l'homme le plus admirable que j'ai vu. D'une audace incroyable, mais d'une habileté extraordinaire, aucun vent ne l'effrayait.

— Je voudrais qu'il y eut une tempête disait-il quelques jours avant sa mort, pour voir si vraiment il y a quelque chose qui puisse m'empêcher de voler.

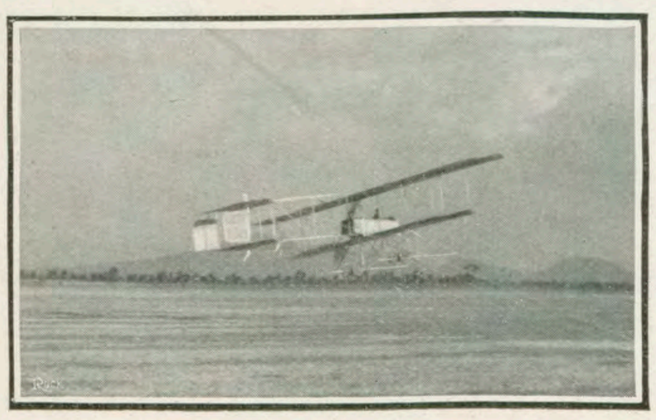
Il est mort victime d'un remous à la Nouvelle-Orléans, projeté dix mètres en dehors de son appareil. Sa mort est, à mon avis, pour l'aviation, une perte sans seconde.

Inutile de vous dire qu'elle ne nous a pas arrêté dans notre tournée. Les nécessités financières ne connaissent pas de loi, et c'est son frère, un excellent homme qui a édifié sa fortune aux abattoirs de Chicago, qui l'a remplacé. J'ai peine à dire que ce déplorable accident a été, pour nos exhibitions, une attraction de plus. C'est qu'en Amérique, on s'intéresse moins aux vols des aviateurs qu'aux dangers qu'ils peuvent courir. Dans tous les journaux qui parlent de notre tournée, il n'est question que de mort. Je pourrais vous en montrer un où, pour illustrer l'annonce de notre première réunion, on avait mis les portraits de tous les aviateurs tués dans l'année. On ne dit pas : « Simon a fait un beau vol, mais il a fait un vol très dangereux ». Un jour, en atterrissant je touche un arbre et je culbute; le lendemain le principal journal de la ville paraissait avec cette manchette : « Garros a donné la main à la mort! » Pour attirer la foule, il nous faut donc nous livrer à des acrobaties : décollage en 10 mètres, atterrissage en 20 mètres, passage au-dessus de la tête du spectateur : à 30 centimètres, vols piqués, descentes en tire-bouchon, etc. Je vous assure qu'une saison en Amérique vous donne une belle maëstria.

GARROS.

La chute fatale.

Dans un vol piqué, l'appareil de Moisant fut pris par un remous qui le fracassa sur le sol.

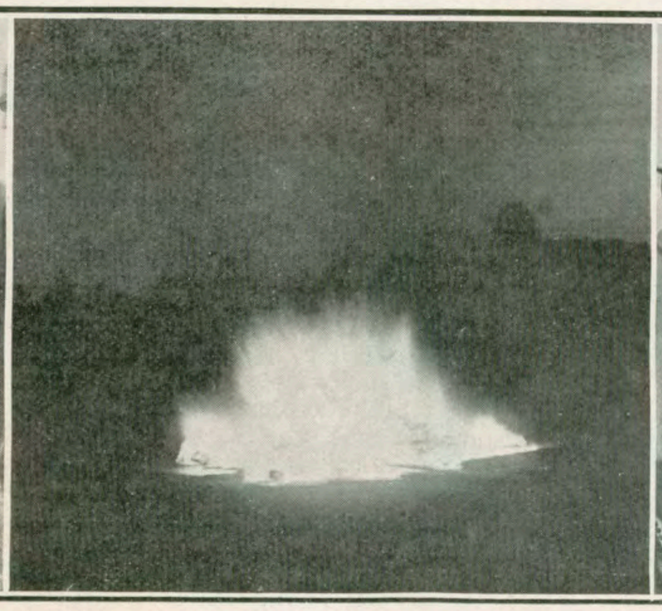


Un biplan à Mexico.

Le premier vol effectué en biplan à Mexico par M. Branif. Détail technique : Biplan Farman.

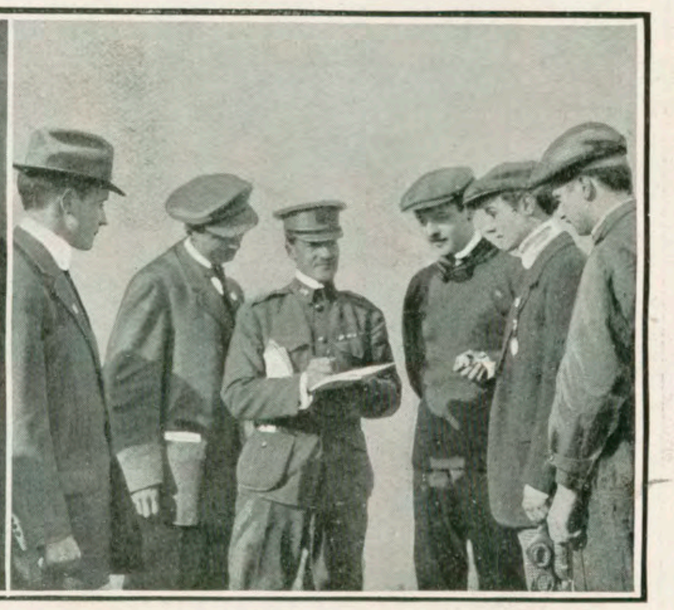
Félicitations françaises.

L'amiral Dufaure de Lajarte et M. Lefèvre, consul de France à Mexico, félicitent Garros.



Un signal dans la nuit.

Feu allumé, à Dallas, pour indiquer sa route, à Garros qui s'était perdu.

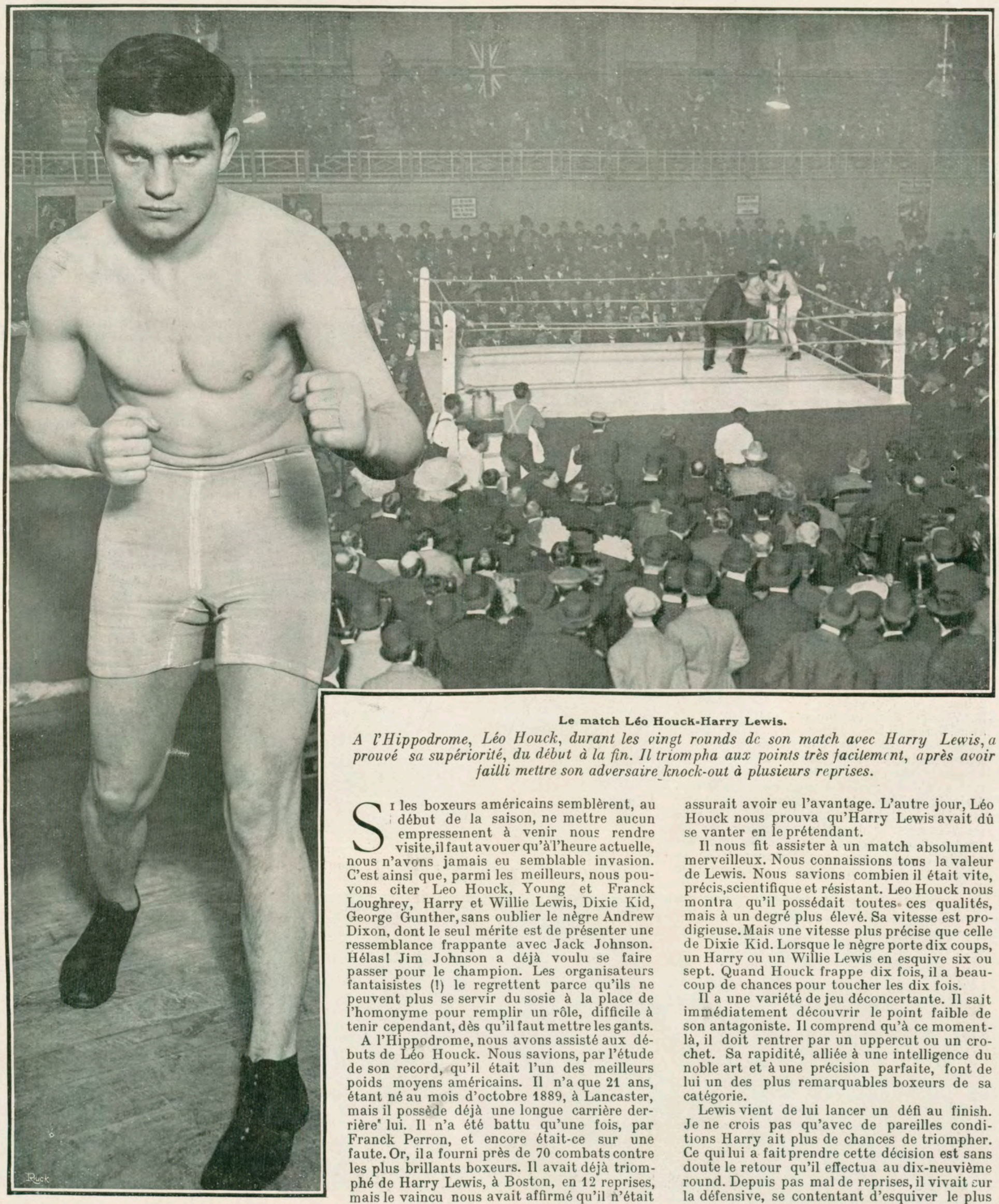


Le rapport au capitaine.

Barrier, Simon et Garros rendent compte à un capitaine américain de leurs observations.

LES MATCHES DE BOXE

Peu de semaines ont été jusqu'ici, en France, aussi chargées au point de vue boxe. Nous avons assisté à deux championnats de France, presque à un championnat d'Europe, et aux débuts de Léo Houck et de Franck Loughrey.



Le match Léo Houck-Harry Lewis.

A l'Hippodrome, Léo Houck, durant les vingt rounds de son match avec Harry Lewis, a prouvé sa supériorité, du début à la fin. Il triompha aux points très facilement, après avoir failli mettre son adversaire knock-out à plusieurs reprises.

Léo Houck.

Le vainqueur de Harry Lewis, Léo Houck, qui a stupéfié le public parisien par sa valeur.

Si les boxeurs américains semblèrent, au début de la saison, ne mettre aucun empressement à venir nous rendre visite, il faut avouer qu'à l'heure actuelle, nous n'avons jamais eu semblable invasion. C'est ainsi que, parmi les meilleurs, nous pouvons citer Leo Houck, Young et Franck Loughrey, Harry et Willie Lewis, Dixie Kid, George Gunther, sans oublier le nègre Andrew Dixon, dont le seul mérite est de présenter une ressemblance frappante avec Jack Johnson. Hélas! Jim Johnson a déjà voulu se faire passer pour le champion. Les organisateurs fantaisistes (!) le regrettent parce qu'ils ne peuvent plus se servir du sosie à la place de l'homonyme pour remplir un rôle, difficile à tenir cependant, dès qu'il faut mettre les gants.

A l'Hippodrome, nous avons assisté aux débuts de Léo Houck. Nous savions, par l'étude de son record, qu'il était l'un des meilleurs poids moyens américains. Il n'a que 21 ans, étant né au mois d'octobre 1889, à Lancaster, mais il possède déjà une longue carrière derrière lui. Il n'a été battu qu'une fois, par Franck Perron, et encore était-ce sur une faute. Or, il a fourni près de 70 combats contre les plus brillants boxeurs. Il avait déjà triomphé de Harry Lewis, à Boston, en 12 reprises, mais le vaincu nous avait affirmé qu'il n'était pas en forme lors de la rencontre. Une revanche en 6 reprises, sans décision, avait été disputée le mois suivant. Comme pour tout « no decision » qui se respecte, chaque antagoniste assurait avoir eu l'avantage. L'autre jour, Léo Houck nous prouva qu'Harry Lewis avait dû se vanter en le prétendant.

Il nous fit assister à un match absolument merveilleux. Nous connaissions tous la valeur de Lewis. Nous savions combien il était vite, précis, scientifique et résistant. Leo Houck nous montra qu'il possédait toutes ces qualités, mais à un degré plus élevé. Sa vitesse est prodigieuse. Mais une vitesse plus précise que celle de Dixie Kid. Lorsque le nègre porte dix coups, un Harry ou un Willie Lewis en esquive six ou sept. Quand Houck frappe dix fois, il a beaucoup de chances pour toucher les dix fois.

Il a une variété de jeu déconcertante. Il sait immédiatement découvrir le point faible de son antagoniste. Il comprend qu'à ce moment-là, il doit rentrer par un uppercut ou un crochet. Sa rapidité, alliée à une intelligence du noble art et à une précision parfaite, font de lui un des plus remarquables boxeurs de sa catégorie.

Lewis vient de lui lancer un défi au finish. Je ne crois pas qu'avec de pareilles conditions Harry ait plus de chances de triompher. Ce qui lui a fait prendre cette décision est sans doute le retour qu'il effectua au dix-neuvième round. Depuis pas mal de reprises, il vivait sur la défensive, se contentant d'esquiver le plus possible, d'encaisser sans trop de mal et d'éviter le knock-out, qui, par deux fois, faillit terminer le match. Leo Houck ne se méfiait plus de cet homme qu'il avait à sa merci. Il fut le

premier stupéfait lorsqu'il vit Harry se précipiter sur lui et l'accabler de coups. Mais il prit juste le temps de se remettre de cette alerte avant de s'assurer à nouveau la conduite du match.

Certains sportsmen prétendent que les chances de Lewis augmenteront avec le nombre de rounds, sous prétexte que Houck est surtout un athlète habitué aux combats de 6 à 15 reprises. C'était la première fois qu'il fournissait 20 rounds. Or, le cas est absolument le même pour Harry Lewis qui, à part ses deux matches en 25 reprises avec Willie Lewis, n'a jamais fait de combats de plus de 15 rounds. Par conséquent, l'autre jour en 20 rounds, il était à peu près aussi dépaysé que Houck, autant qu'il le serait dans un match au finish.

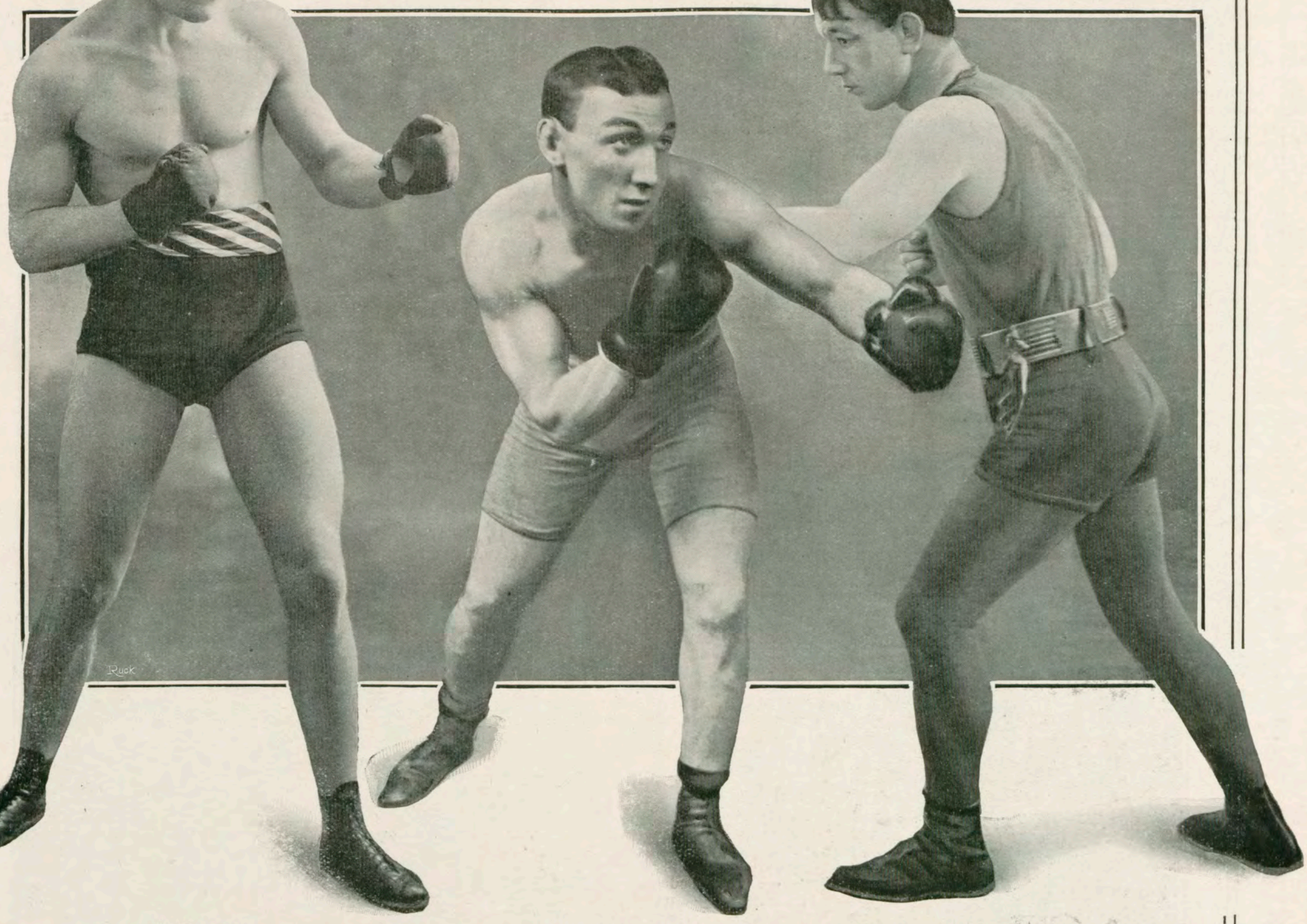
De plus, lorsqu'on a vu le jeu de jambes de Leo Houck, quand on a admiré l'allure endiablée à laquelle il conduisit la rencontre, on est forcé de conclure que ce boxeur est doué d'une résistance à toute épreuve. Nous ne voulons nullement diminuer la valeur de Lewis, au contraire. Nous le considérons toujours comme un athlète remarquable sans restriction. Mais son adversaire nous a cependant prouvé qu'il était possible d'être d'une classe supérieure.

Ce match au finish d'une part, le combat Leo Houck-Billy Papke d'autre part, nous réservent de belles émotions sportives. Leo Houck vient en effet de lancer un défi à Billy Papke pour le titre de champion du monde des poids moyens. La rencontre se disputerait le mois prochain au Cirque de Paris. Souhaitons qu'elle aboutisse et surtout que Papke puisse descendre à la limite des poids moyens. Sans vouloir jouer le rôle d'augure, je crois que Leo Houck pourrait fort bien triompher. Certes, Billy Papke frappe dur; certes, il est résistant, mais pour que les coups de Houck aient réussi à ébranler Harry Lewis, l'homme à la mâchoire de fer, comme ils l'ont fait; pour que le jeune Américain ait pu encaisser les quelques redoutables coups que lui a portés son antagoniste, il faut qu'il possède les mêmes qualités. Il est doué en plus d'une science supérieure et d'une variété de punches que ne paraît pas avoir le vainqueur de Willie Levis. Il semble que le titre de champion du monde des poids moyens ne puisse se disputer qu'entre ces deux hommes et Frank Klauss.

Samedi dernier, nous devions assister aux débuts des deux frères Loughrey. Young devait rencontrer primitivement Gunther, ensuite Dixie Kid. L'un et l'autre étant souffrants, force fut au Wonderland d'abandonner le Cirque de Paris pour donner sa réunion hebdomadaire à la Grande-Roue. La soirée fut d'ailleurs très belle. Elle nous permit d'admirer encore un homme exceptionnellement vite et puissant, Franck Loughrey. Il était opposé à Henri Piet. Malheureusement, celui-ci, soldat, on le sait, avait fourni la veille une marche de nuit de 50 kilomètres et s'en ressentait. Après un début où il put faire espérer que la science triompherait de la force, il fut littéralement débordé par la fougue de son plus lourd adversaire et dut abandonner au cinquième round, à cause d'une douleur au genou.

Franck Loughrey enthousiasma le public par sa furia. A aucune seconde, il ne cessa de se donner de toutes ses forces, Et pourtant au quatrième round, son frère d'un ton de reproche lui cria: « Avez-vous fini de dormir, Franck? » Il paraît d'ailleurs que Young est encore plus vite, plus résistant et plus puissant que lui. Son record permet de croire cette affirmation. En ce cas, Gunther aura ce soir affaire à forte partie et pourrait fort bien être knock-outé avant qu'il fut longtemps.

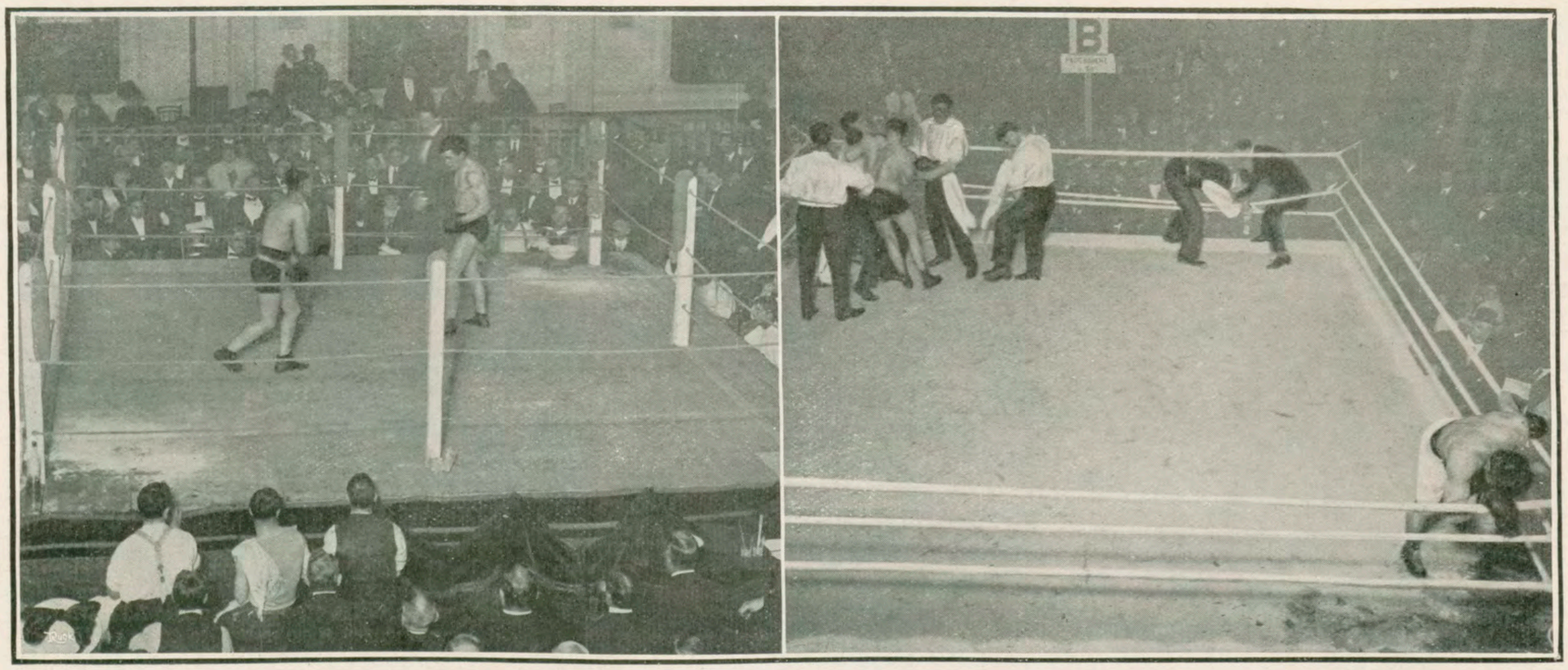
La troisième soirée de la semaine fut occupée par l'inauguration du National Sporting Club de France. Cette organisation, due à l'initiative du duc Decazes, a pour but de créer en France un cercle de boxe semblable à son homonyme londonien, destiné à prouver que le noble



R. Eustache.
R. Eustache, le champion de France des welter-weight, qui a rencontré Young Joseph au National Sporting Club de France dimanche dernier.

Young Joseph.
Le champion d'Angleterre des welter-weight, Young Joseph, déclaré vainqueur d'Eustache, quoique celui-ci ait semblé avoir le meilleur.

Young Loughrey.
F. Young Loughrey, l'un des prétendants au titre de champion du monde des welter-weight, qui débutera en France ce soir contre le nègre Gunther.



Le match Young Joseph-Eustache.

Au National-Sporting-Club, Young Joseph a été déclaré vainqueur d'Eustache par les trois juges, alors que le match nul s'imposait.

Le match Franck Loughrey-H. Piet. — L'abandon.

Pour ses débuts, Franck Loughrey, boxeur exceptionnellement vite et puissant, a obligé H. Piet à abandonner au cinquième round.

sport de feu le marquis de Queensbury est toujours en faveur et ne peut démériter des sportsmen, du moment où il est régenté de façon désintéressée.

Dimanche dernier, nous avions au programme deux Championnats de France et un Championnat officieux d'Europe entre les deux welter-weight Young Joseph et R. Eustache.

Deux juges et un arbitre accordèrent la victoire à Young Joseph, alors qu'Eustache semblait avoir un avantage marqué. Ce système d'arbitrage n'est donc pas pour nous satisfaire. Espérons qu'il n'aura pas de lendemain, d'autant plus que le referee, sur le ring, n'était autre que le docteur Phelan.

Les autres matches, à part celui de de Ponthieu-Poésy, où de Ponthieu conserva son titre, manquèrent d'intérét. Ledoux et Legrand nous firent assister à une exhibition, sans plus. Stuber et Max Robert se moquèrent du public. Enfin, un orchestre qui jouait entre les matches n'amusa pas outre mesure les sportsmen. Le véritable knock-out de la soirée fut celui du public, après les cinquante-et-un rounds qu'on lui fit absorber. On le serait à moins, avouez-le.

JACQUES MORTANE.

La Course Brooklands-Brighton

L'AVIATEUR HAMEL A L'ARRIVÉE A BRIGHTON

La course d'aéroplanes Brooklands-Brighton s'est disputée le 6 mai. Quatre aviateurs se sont présentés au départ. Hamel était scratch. Pixton recevait 3 m. 19 s. Smith 11 m. 50 s. et Gilmour, 15 m. 50. C'est Hamel qui remporta l'épreuve en 55 minutes. Il rentra le soir même à Brooklands, par la voie des airs. En médaillon, Hamel. Détails techniques : Monoplan Blériot, hélice intégrale Chauvière.

UNE BELLE LEÇON D'ASSOCIATION

Les coups de tête.

Les joueurs des deux équipes possédaient une grande dextérité à recevoir le ballon avec la tête. Dans le médaillon, Scott emploie cette façon.

Un beau coup de pied de dégagement.

Nombre d'équipiers se sont distingués par leurs splendides coups de pied, l'arrière de Clapton, Bower fut du nombre; du côté de Millwall, Jeffrey lui donnait dignement la réplique.

Ce fut une belle leçon de football que vinrent nous donner dimanche au Parc des Princes les équipes professionnelles de Clapton Orient et de Millwall. Jamais nous n'avions vu à Paris des joueurs d'une telle adresse.

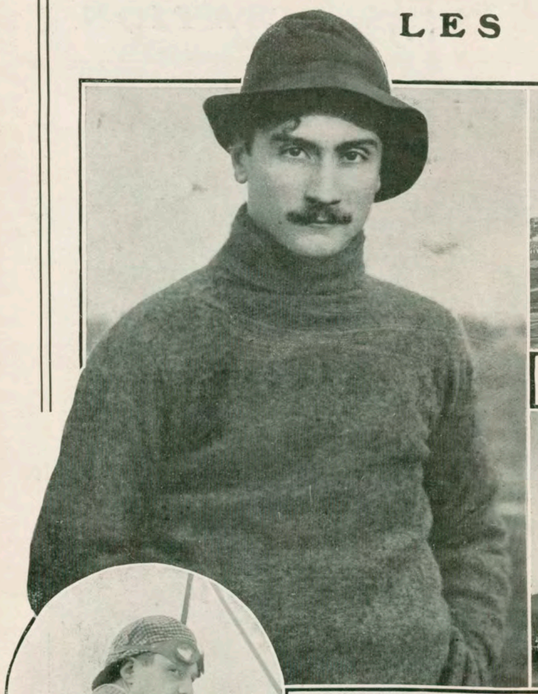
La partie fut tout simplement splendide, quoique Clapton ait gagné facilement. Ces joueurs anglais possèdent une dextérité vraiment merveilleuse, avec cela une science inouïe; tout leur jeu est en passes, en feintes et en finesse. Que l'on nous donne souvent de semblables rencontres et le football association y gagnera! Quant à la partie elle-même, elle se résume simplement en ceci : Clapton Orient a attaqué constamment et mené la danse, Millwall s'est défendu, non pas seulement avec courage, mais avec virtuosité.

D'une façon générale, l'équipe gagnante m'a semblé plus solide, les avants surtout, qui ont constamment pris la balle à leurs adversaires. La victoire est revenue à Clapton, qui a marqué un but dans la première mi-temps et deux dans la seconde. Millwall ne put, malgré ses efforts, trouver le chemin des filets adverses.

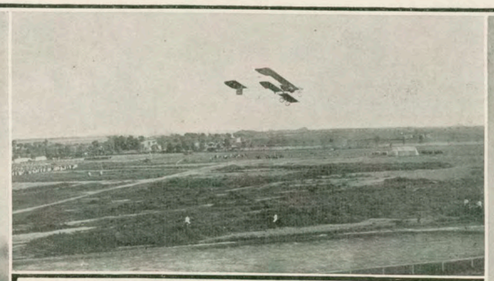
J. A.

La Vie au Grand Air

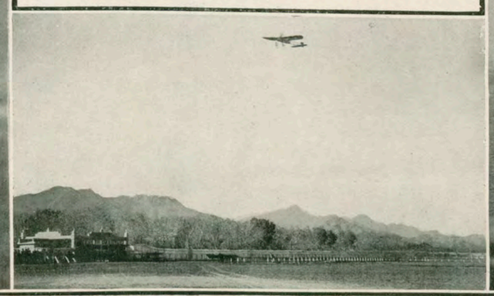
LES AVIATEURS FRANÇAIS REVIENNENT D'AMÉRIQUE



Garros.
Favori des Américains. dans le médaillon, Barrier.

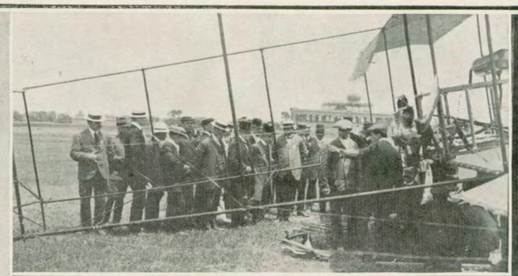


Bielovucic à Lima.
Bielovucic évolue au-dessus du champ de courses de Lima.

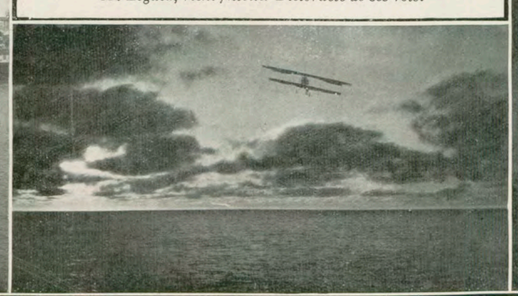


Garros à San Antonio.
Garros évolue au-dessus de San Antonio après un raid à travers les montagnes.

Simon à La Havane.
L'aviateur Simon vole au-dessus du phare de La Havane et bat le record de Mac Curdy.

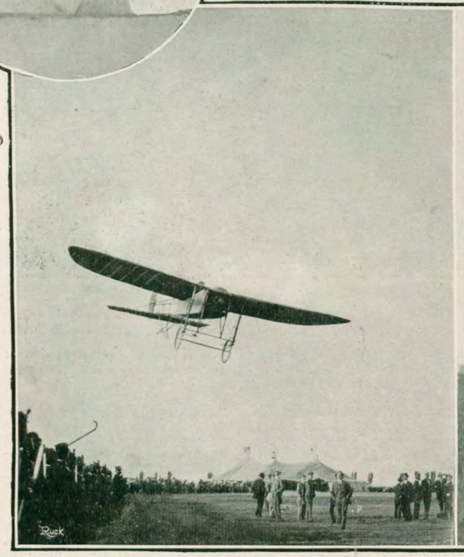


Le président du Pérou et Bielovucic.
M. Leguia, vient féliciter Bielovucic de ses vols.

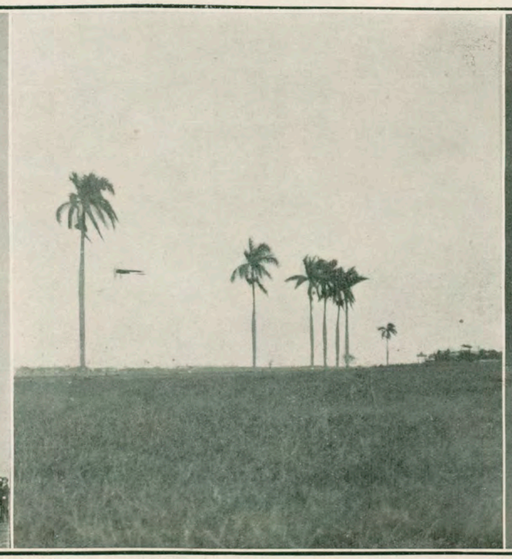


Bielovucic vole au crépuscule.
Cette belle photographie a été prise au moment où Bielovucic volait à la nuit tombante au dessus de la mer.

Audemars.
Audemars, le virtuose de la Demoiselle. A droite, Simon.



Garros fait des acrobaties.
A Mexico, Garros, pour satisfaire la passion malsaine du public, lui donne des émotions en volant à 3 mètres au-dessus de la foule.



A travers les palmiers.
A la Havane, les aviateurs s'amusent à faire des huit à travers les palmiers très rapprochés qui sillonnent la piste, exercice excellent pour passer le brevet de pilote.

Bielovucic.
L'excellent aviateur Bielovucic, retour d'Amérique, va prendre part aux grandes épreuves de l'année à bord du Canard.

Garros à Mexico.
Garros, Simon et Barrier, sur leurs monoplans Blériot, et Audemars ont enthousiasmé les Américains par la hardiesse de leurs vols.
Détail technique : hélice intégrale Chauvière.

Un match de vitesse dans les nuages.
Le regretté John Moisant, qui se tua en aéroplane, fait un match de vitesse avec Garros à travers les nuages, à la Nouvelle-Orléans.

LA SEMAINE PÉDESTRE

Bouin bat les records. Bouin

Le crack Marseillais, Jean Bouin, s'est attribué samedi dernier le record des 2.500 mètres en 7 m. 22 s. 4/5 (ancien record : 7 m. 42 s.), des 3.000 mètres en 8 m. 49 s. 3/5 (ancien record : 9 m. 2 s. 2/5) et des 2 milles anglais en 9 m. 30 s. 3/5 (ancien record : 10 m. 3 s.)

Le champion français Jean Bouin vient, une fois de plus, de se signaler à l'attention des sportsmen. Il a tenu à leur prouver à nouveau qu'il était l'homme le plus redoutable non seulement dans les épreuves de cross-country, non seulement dans les courses sur route, mais encore sur piste et pour des distances qui ne semblaient pas être très appropriées à sa spécialité. A Colombes, il a simplement battu trois records français, samedi dernier. Battre un record est parfait, mais il y a la manière et Bouin se les ait attribués avec 20 à 30 secondes d'avance.

Le record des 2.500 mètres était détenu par H. Deloge avec 7 m. 42 s. Il l'a abaissé à 7 m. 22 s. 4/5. Celui des 3.000 mètres appartenait à Louis de Fleurac avec 9 m. 2 s. 2 5. Bouin a couvert la distance en 8 m. 49 s. 3/5. Enfin celui des 2 milles anglais, propriété de Deloge, avec 10 m. 3 s. a été réduit à 9 m. 30 s. 3/5.

Dimanche dernier, le Challenge du Mille disputé à Colombes fut moins intéressant qu'on pouvait l'espérer. Le temps fourni par le vainqueur, Jacques Keyser, fut loin d'être excellent. La lutte fut un peu monotone. Le Racing qui était grand favori ne tint pas ce qu'il promettait. Daubin ne tardait pas à abandonner, de Fleurac perdait du terrain, et Keyser ne pouvait empêcher son club de finir troisième.

Le challenge restait la possession du Métropolitan, qui triomphait par 13 points contre 15 au Club athlétique de la Société Générale.

J. G.

Jacques Keyser.

Jacques Keyser qui a remporté le Challenge du Mille en 4 m. 33 s. 4/5 devant Arnaud, à 25 mètres.

Jacques Keyser **Le Challenge du Mille.**

Le Challenge du mille, disputé dimanche dernier à Colombes, a été remporté par Jacques Keyser. Dans le classement par équipes, la victoire est revenue au Metropolitan Club.

Les films cinématographiques de ces épreuves sont visibles au Biograph Sports.

LE CHAMPIONNAT D'ANGLETERRE EN SKIFF

Pendant la course.

E. Barry remporte le Championnat d'Angleterre professionnel, battant Albany de 7 longueurs et ramant les 4 milles 1/4 en 23 m. 2 s.

Le fameux rameur E. Barry vient de remporter un nouveau succès. Son rival Albany convoitait son titre de Champion d'Angleterre professionnel. Il croyait qu'après la défaite infligée par R. Arnst à Barry pour le Championnat du monde, l'Anglais était loin d'être ce qu'il avait été. Barry se chargea de le faire revenir de son erreur. Sur les 4 milles 1/4 qui séparent Putney de Mortlake, sur la Tamise, E. Barry a joué avec son adversaire. Il l'a laissé prendre la tête au début, mais revint bientôt pour passer dans un style étourdissant. Il s'assura 7 longueurs d'avance sur Albany qui, à aucun moment, ne put faire impression sur lui.

J. B.

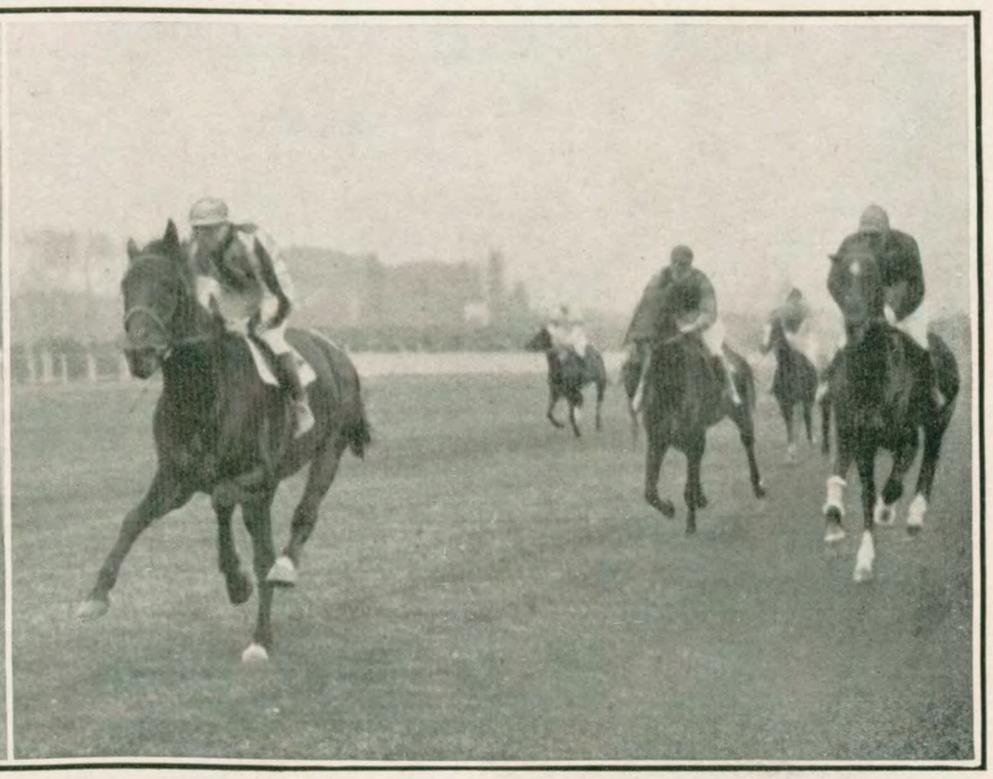
E. Barry.

Le rameur E. Barry, qui détenait déjà le titre de Champion d'Angleterre professionnel, vient de triompher d'Albany. En 1910, il avait été battu par R. Arnst pour le titre de Champion du monde. A partir du pont d'Hammersmith, la course ne fut qu'une simple procession. Barry ramait comme à l'entraînement et plaisantait avec l'équique du huit qui l'accompagnait.

LES COURSES DE LA SEMAINE

Le Prix Citronelle (1.600 mètres, 20.000 francs). — Le Tremblay, 3 mai.

Clin d'Œil, Quand et Manzanarès se sont élancés en tête. Dans la ligne droite, Manzanarès se détachait et l'emportait d'une longueur et demie sur Gibelin. Isabey était troisième à une courte encolure.



Moulins la Marche Valemont Ossian Ronde de Nuit Fontainebleau II

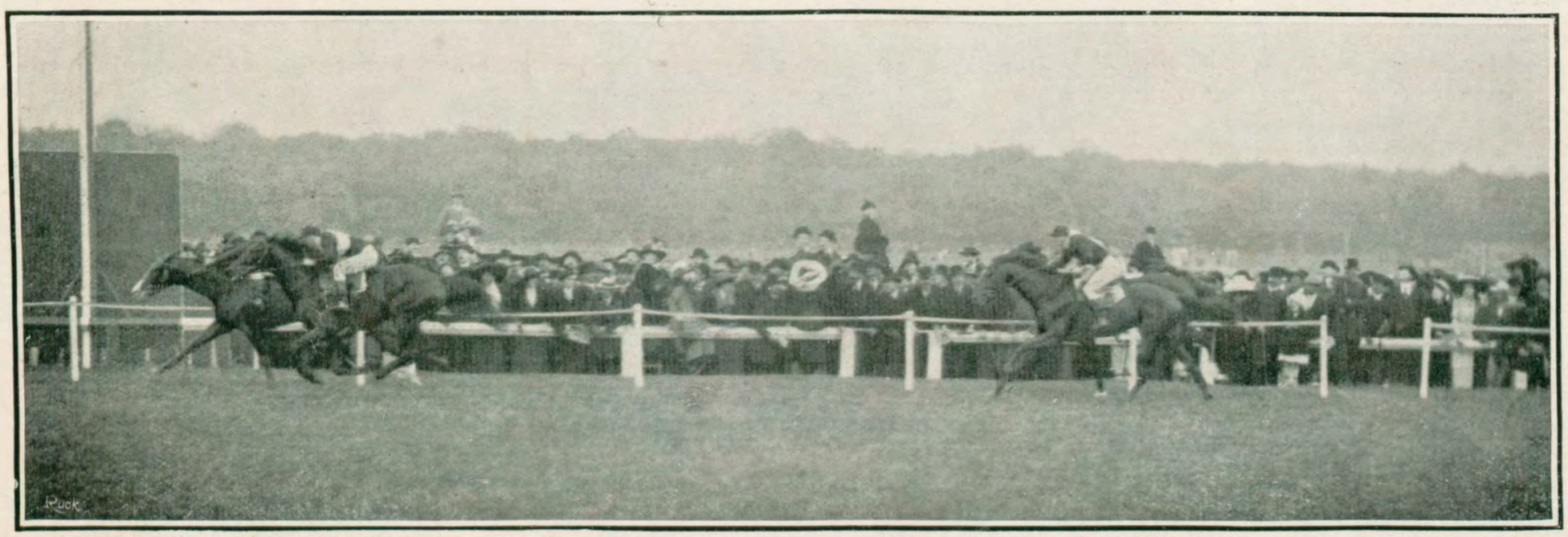
Le Prix Roi Soleil (2.000 mètres, 15.000 francs). — Saint-Cloud, 1er mai.

Ossian s'est assuré une victoire facile, devant Moulins la Marche, qu'il battait de 4 longueurs. Valemont était troisième devant Ronde de Nuit.

Cavallo Ladio Shetland

Le Prix Edgar de La Charme (2.000 mètres, 20.000 francs). Maisons, 5 mai.

Aux 1.800 mètres, Ladior était battu et, un peu plus loin, Cavallo prenait assez facilement l'avantage sur Shetland. Ladior était 3e.

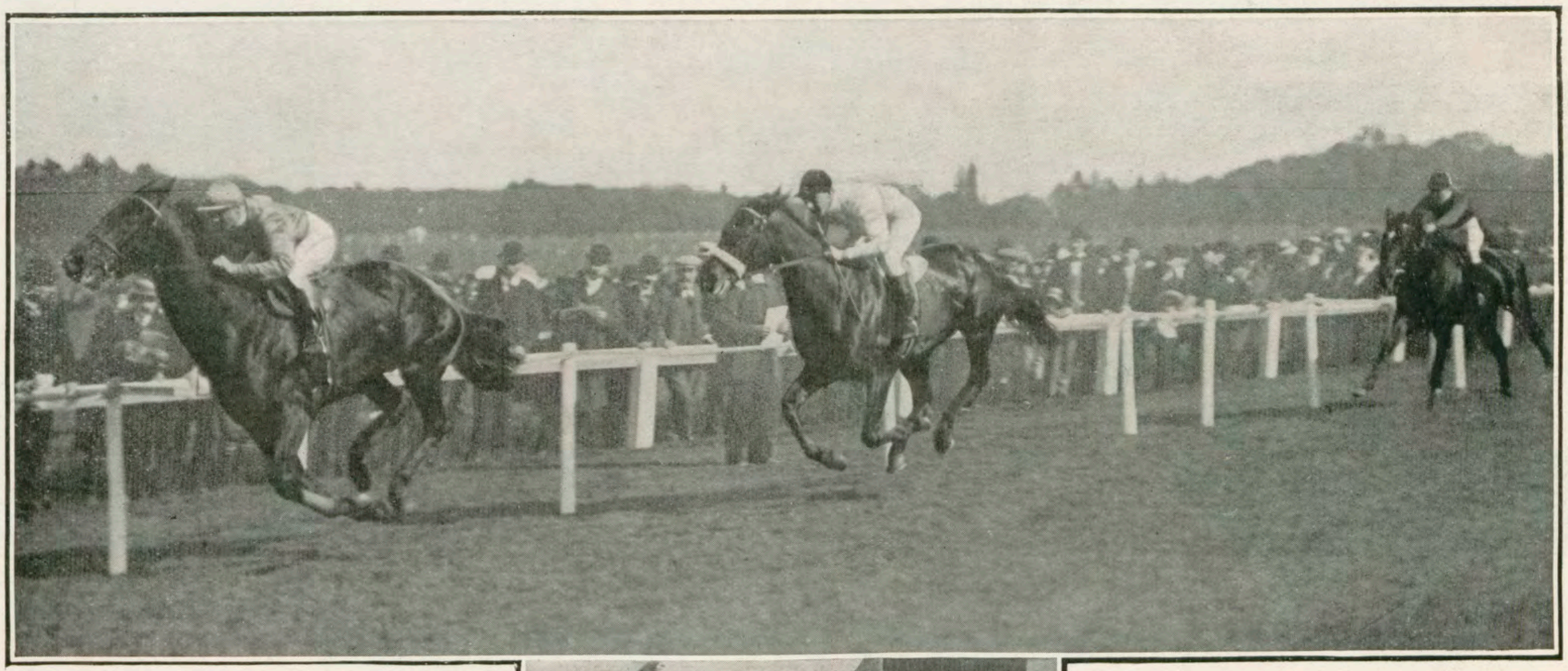


Italus Moulins laMarche Dor Sablonnet

Le Prix Dollar (2.200 mètres, 20.000 francs). — Longchamp, 4 mai.

Jusqu'au bas de la descente, Italus restait à l'extrême arrière-garde. Mais à l'entrée de la ligne droite, il se rapprochait avec aisance et, grâce à la virtuosité de son jockey O'Neill, se faufilait à la corde pour gagner d'une encolure sur Moulins la Marche. Dor était 3e.

LE PRIX GREFFULHE



Havre — La Française — Le Platine

Le Prix du Cadran (4.200 mètres, 30.000 francs), Longchamp, 7 mai.

Aloès III est parti en tête. Aux tribunes, Havre venait à ses côtés et le dépassait. Dans la ligne droite, la Française attaquait Havre et le battait facilement.

Les événements se sont succédé ces temps derniers avec une extraordinaire rapidité. Il s'est produit à plusieurs reprises dans la situation des trois ans des modifications aussi brusques que complètes. Il y a quinze jours, Lord Burgoyne était le crack attendu, le candidat au Derby anglais, le rival de Faucheur dans toutes nos grandes épreuves. On lui eut même donné très vraisemblablement le pas sur le fils de Perth. Arrive le Prix Noailles et Lord Burgoyne s'effondre. La place est libre pour Faucheur : Poule d'essai, Derby, Grand Prix tout est pour lui, c'est une affaire entendue. Le rêve dure quatre jours. Le jeudi, on apprend que Faucheur est hors de combat. Tous les bons sportsmen déplorent sa disparition et admirent l'extraordinaire bonne fortune de Mme Cheremetef, la propriétaire de Rubinat II ; car il est encore entendu que c'est Rubinat II qui va recueillir la succession de Faucheur. Mme Cheremetef qui n'a pu gagner le Grand Prix avec Nuage, que grâce à une période de pluie exceptionnelle et presque invraisemblable, voit cette année le crack invincible disparaître juste à point pour lui assurer de nouveaux triomphes. C'est une chance merveilleuse. Malheureusement, ce n'est qu'un rêve. Rubinat II s'effondre dans le Prix Greffulhe plus radicalement encore que Lord Burgoyne, et voici Combourg pour le moment au pinacle. Attendons la fin.

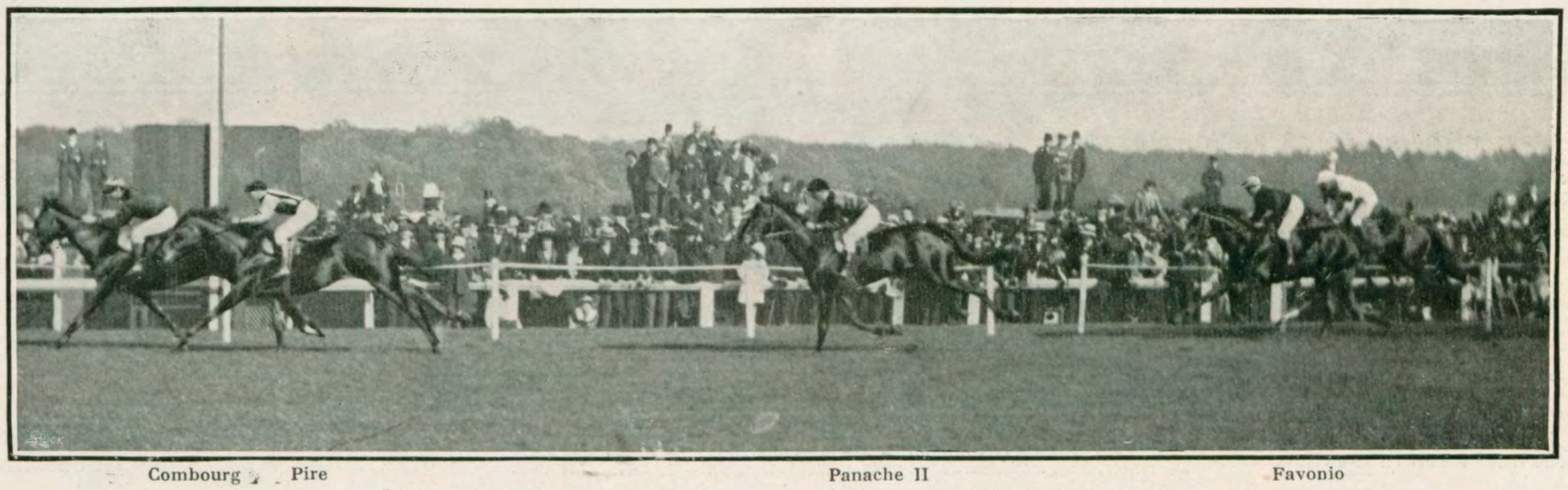
Combourg.

Combourg, par Bay Ronald et Chiffonnette, à M. Frank-Jay Gould (J. Reiff), a remporté le Prix Greffulhe.

Combourg a tout l'air d'être un bon cheval Il a subi quelques échecs qui ne comptent pas : celui que lui a infligé Rioumajou dans le Prix de Guiche par exemple. Reiff lui a imposé ce jour-là une course d'attente et lui a demandé de fournir un bout de vitesse qui n'est pas dans ses cordes. Mieux inspiré dans le Prix Noailles et dans le Prix Greffulhe, il a marché rondement pendant tout le parcours, et l'heureux succès de cette nouvelle tactique nous a montré Combourg sous son vrai jour. C'est un cheval sérieux, qui tient la distance.

Mais est-ce un cheval transformé ? Le Combourg du Prix Noailles, est-il très différent de celui du Prix Lagrange. Rien n'autorise à le croire, puisque les deux fois, il laissait Ombrelle au même intervalle derrière lui. Sa dernière victoire, celle du Prix Greffulhe, marque-t-elle un progrès sur la précédente? Il a battu Pire, Panache II Favonio. Il les aurait très vraisemblablement battus de la même façon à l'époque du Prix Lagrange. Sa chance dans la grande épreuve, est là l'heure qu'il est sérieuse, mais il n'est pas d'un ordre à défier des rivalités. Il trouvera des adversaires.

STUART.

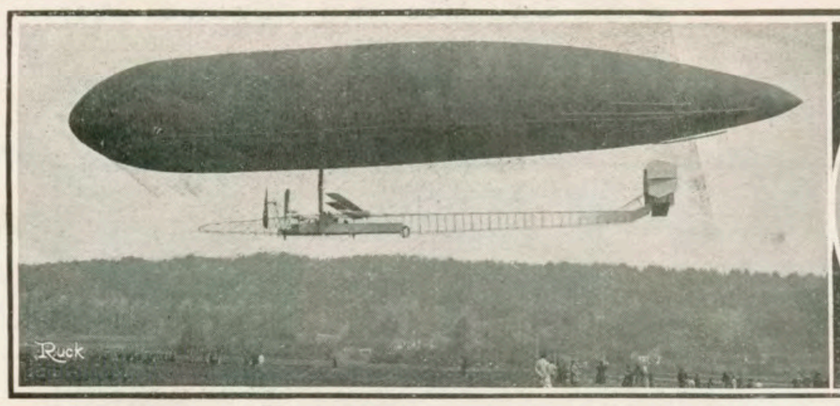


Combourg — Pire — Panache II — Favonio

L'arrivée du Prix Greffulhe 2.100 mètres, 30.000 francs). — Longchamp, 7 mai.

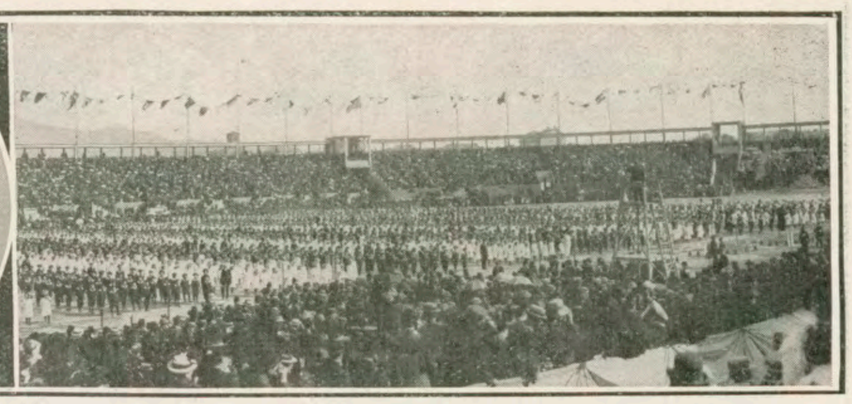
Combourg s'est élancé en tête. Dans la montée, Favonio passait premier. Dans les tournants, Combourg était serré de près par Pire. Dans la ligne droite, celui-ci venait attaquer Combourg, mais ce dernier conservait une demi-longueur très nettement.

LE CARNET DU SPORTSMAN

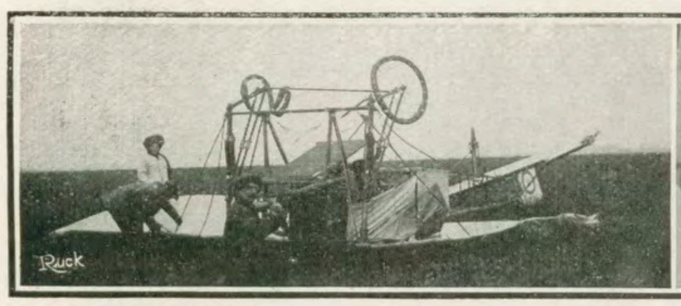


On procède actuellement, à la Motte-Breuil, aux premiers essais d'un nouveau dirigeable militaire qui a été baptisé : Adjudant Vincenot, *en souvenir du héros du* République.

L'aviateur français Vallon qui a fait une chute mortelle, le 6 mai, à Shanghaï.



Inauguration du Stadium de Turin, qui laisse loin derrière lui tout ce qui a été fait jusqu'à ce jour comme dimensions. Le fameux Stadium de Londres même est, à côté de celui-ci, de dimensions restreintes.



A Pau, l'appareil de M. H. Duprat capote complètement, l'aviateur se retire indemne de l'accident, protégé par l'aile droite qui s'est repliée.

Maurice Farman vient d'initier son père aux joies de l'aviation en l'emmenant, jeudi, d'Etampes à Buc sur son biplan militaire.

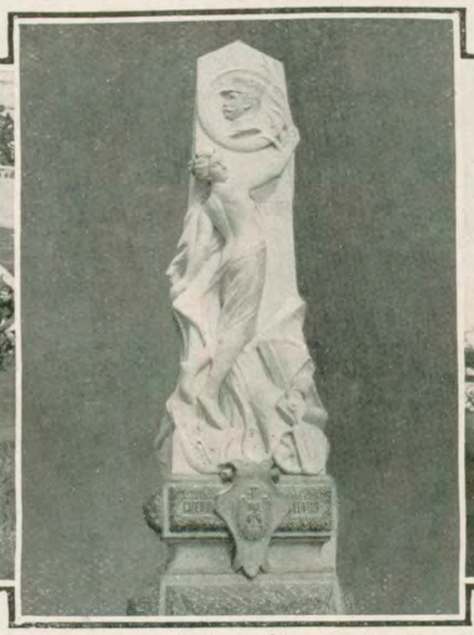
Une arrivée d'une course de 100 mètres, gagnée par Goldstein, à Constantinople, au cours d'une réunion organisée par un nouveau club.

A Issy, Sée ne vit pas un poteau télégraphique et tomba. Grâce à la forme du fuselage du Canard-Voisin, sa chute ne fut que bénigne.

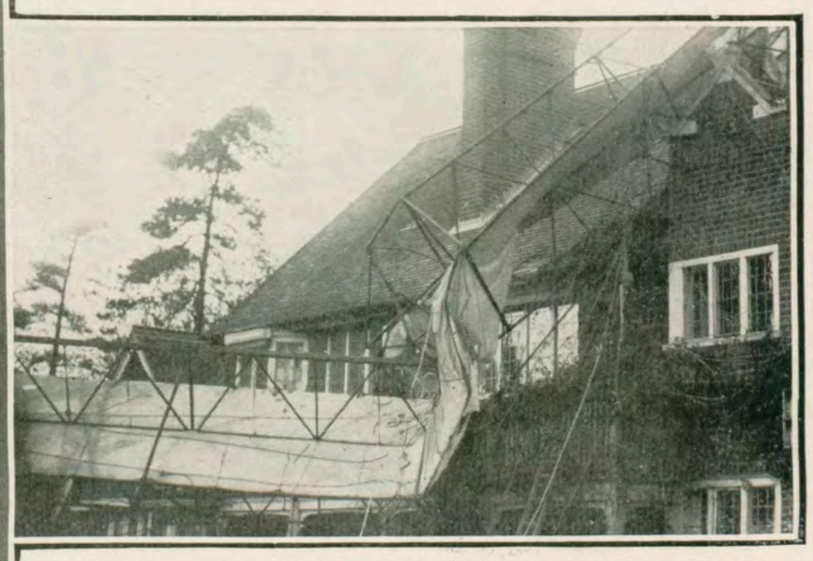
Mlles Dutrieu et Herveu sont parties pour Florence en compagnie de Renaux. Leblanc avait tenu à faire ses adieux à ses camarades.

Le capitaine de Chaunac qui, sur son monoplan R.E.P., vient de passer la dernière épreuve de son brevet supérieur militaire

Dimanche dernier s'est disputée, à Buffalo, une course de tandems par élimination qui a obtenu, auprès du public, un grand succès. La victoire est revenue à l'équipe Charron-Rousseau devant Wirth-Cottrel.



Un monument vient d'être élevé à Nice à la mémoire d'un précurseur, le capitaine Ferber, qui devait trouver la mort à Boulogne-sur-Mer.



L'Angleterre vient de perdre le Lebaudy, *dirigeable offert au gouvernement par le* Morning Post. *A Aldelshort, le ballon, entraîné par le vent, se jetait dans un bouquet d'arbres et éclatait. On n'eut heureusement pas d'accident grave à déplorer.*

Résultats Techniques du 1er au 7 Mai — Spectacles sportifs de la Semaine.

AÉRONAUTIQUE

VENDREDI 5 MAI. — Londres. — Le dirigeable Lebaudy, offert au gouvernement anglais par le Morning Post, éclate a Woodland's Cottage.

SAMEDI 6 MAI. — Shangaï. — L'aviateur français Vallon fait une chute et se tue.

Londres. — Hamel gagne la course Brooklands-Brighton couvrant la distance en 55 minutes.

HIPPISME

MERCREDI 3 MAI. — Le Tremblay — *Prix Citronelle* (1.600 mètres, 20.000 francs). — 1. Manzanarès (G. Stern), à M. Léon Alexandre; 2. Gibelin; 3. Isabey. — P. M. : gag., 22 francs; pl., 14 fr. 50, 52 francs, 44 fr. 50.

JEUDI 4 MAI. — Longchamp. — *Prix de Martinvast* (2.000 mètres, 10.000 francs) — 1. Fontenoy (Sumi), à Mme Cheremeteff; 2. Rupestris II; 3. Lama II. — P. M : gag., 29 fr. 50 ; pl., 15 francs.

Prix Dollar (2.200 mètres, 20.000 francs). — 1. Italus (O'Neill), à M. d'Harcourt; 2. Moulins la Marche; 3. Dor. — P. M. : gag., 33 fr. 50; pl., 18 fr: 50 et 37 fr. 50.

VENDREDI 5 MAI. — Maisons-Laffitte. — *Prix Edgar de la Charme* (2 000 mètres, 20.000 francs). — 1. Cavallo (J. Jennings), à M. Sol Joel ; 2. Shetland; 3. Ladroi. — P. M. : gag., 43 francs ; pl., 16 francs, 26 francs, 25 francs.

DIMANCHE 7 MAI. — *Prix du Cadran* (4.200 mètres, 30.000 francs) : 1. La Française (Ch. Childs), à M. Aumont; 2. Havre ; 3. Le Platine. — P. M. : gag., 13 fr. 50; pl., 12 francs et 15 francs.

Prix Greffulhe (Poule des Produits (2.100 mètres. 30 000 francs). — 1. Combourg (J. Reiff), à M. Jay Gould; 2 Pire; 3. Panache II. — P. M. : gag., 43 francs; pl., 17 fr. 50 27 fr. 50 et 51 fr. 50.

SPECTACLES SPORTIFS DE LA SEMAINE

SAMEDI 13 MAI. — Wonderland Français. — Young Loughrey contre Gunther.

DIMANCHE 14 MAI. — Parc des Princes. — Handicap. Dupré-Ellegaard. — Arrivée de Bordeaux-Paris.

Kursaal Saint-James. — Pelote Basque. — Valesco, Pépé

MA VIE ET MES COMBATS (1)

Par JACK JOHNSON, champion du monde.

Le dernier match du champion noir est conclu, et il va se mettre en condition pour rencontrer celui qui porte l'espoir de la race blanche.

CHAPITRE XXV

JE COMMENÇE A M'ENTRAINER. — MES ENNUIS AVEC MON MANAGER. — BILL DELANEY QUITTE JEFFRIES POUR MOI.

J'ATTENDIS jusqu'au 9 mai pour commençer à me mettre au travail. Je n'étais pas très pressé de commencer un entraînement un peu dur, car je craignais d'arriver fatigué le jour de la rencontre, si je me mettais à m'entraîner trop tôt. On causait beaucoup dans le pays du peu d'intérêt que je portais à mes affaires et même, dans mon propre entourage, on m'en faisait des reproches. Je décidai donc de calmer les inquiétudes en commençant à faire quelques petits exercices. Je débutai par un travail sur route, en invitant tous mes jeunes gens à une promenade d'une douzaine de milles. Cela leur sembla bientôt un peu dur, et Marty Cutler abandonna avant d'avoir couvert les deux tiers de la distance.

L'après-midi, je recommençai, sur cinq milles cette fois, mais tous mes jeunes gens étaient si fatigués qu'ils déclinèrent l'invitation à me tenir compagnie. J'estime que ces promenades dans la campagne sont excellentes pour l'entraînement. Je choisis toujours une région accidentée, de préférence à un terrain plat. Dans toutes mes périodes de préparation, je me suis toujours très bien trouvé des promenades sur route. Non seulement elles font perdre du poids, mais elles sont excellentes pour tout l'appareil respiratoire. Je suis tellement partisan de cet exercice que, si je n'étais pas un boxeur, je serais peut-être devenu un marcheur de longue distance, quelque chose comme le rival du colonel Weston (1).

Nous passâmes quelques jours très agréables au camp d'entraînement, pendant ce joli mois de mai. Un de mes premiers soins, une fois installé, fut d'organiser un orchestre. Si j'avais dû m'en occuper moi-même, cela m'aurait donné beaucoup de mal. Ma femme tenait le premier violon — elle a l'habitude de tenir partout le premier rôle — et Kid Cotton savait faire danser une gigue enragée aux touches du piano. Pour moi, je jouais de la basse depuis de longues années. J'avais choisi cet instrument, parce qu'il semblait mieux me convenir que tout autre et ce n'est pas une chose que tout le monde peut manier. Je ne fais pas profession d'être un maître sur cet instrument, mais je peux me flatter d'en tirer certains effets, alors que beaucoup s'accordent à le trouver difficile.

Je continuai pendant plusieurs jours à me contenter de la marche sur route, sans boxer le moins du monde. D'aucuns pensaient que c'était bien risqué de rester si longtemps sans prendre les gants, mais je savais ce qu'il en retournait et je ne me fiais qu'à moi, sans demander l'avis de personne. L'après-midi du 16 mai, je montrai aux jeunes gens que je n'avais pas tout à fait oublié l'art de la boxe, en faisant vingt rounds avec Kid Cotton, Marty Cutler et Denver Jack Geyer, les trois poids lourds de Los Angeles qui étaient venus nous rejoindre. A ce moment, nous fûmes un peu occupés par le choix d'un referee pour le combat à venir. D'abord, Sam Berger, le manager de Jeffries, était décidé à n'en choisir qu'un que je ne pouvais pas accepter et tous ceux que je proposais ne faisaient pas son affaire. Finalement, nous tombâmes d'accord sur Tex Rickard. M. Rickard n'avait jamais arbitré de sa vie, mais j'estimais que cela n'avait aucune importance, puisqu'il connaissait bien la boxe.

A ce même moment, Rickard et Gleason reconnurent que leur premier projet de faire disputer le combat sur le champ de courses d'Emeryville devait être abandonné. Quelques élégants qui habitent dans le voisinage protestèrent contre l'encombrement qu'allait leur causer une exhibition publique. Aussi, le match dut-il être transporté à San Francisco, où le public n'est pas aussi difficile ; on disait que les autorités permettraient difficilement la rencontre, mais personne ne portait guère d'attention à ce bruit. Je ne m'en inquiétai pas une seconde. Je savais que le combat se disputerait, mais où se disputerait-il, cela me laissait parfaitement indifférent. Je laissai Tex Rickard et Gleason s'en occuper, et je dois reconnaître qu'ils s'en acquittaient fort bien.

Le 4 mai, Billy Delaney arriva d'Harbin Springs et s'offrit de faire ce qui était en son pouvoir pour me préparer au combat. Il déclara qu'il en avait assez de tout l'entourage de Jeffries et qu'il allait s'installer au bord de l'Océan et terminer mon entraînement, si j'avais besoin de lui. Qui est-ce qui fut étonné de voir Billy me parler aussi amicalement ? Ce fut bien moi, mais je lui dis que je ne croyais pas que ce serait bien bon pour lui de s'installer régulièrement dans mon camp. Je fis un arrangement avec lui, pour qu'il y vint souvent, car je savais qu'il n'y avait pas un homme au monde qui connût aussi bien la tactique de Jeffries et je lui demandai de me préciser sur certains points sa façon d'agir. Cette arrivée de Delaney venant du camp de Jeffries fut une chose tout à fait plaisante pour moi. Je me rendais compte que cela devait rendre Jim furieux, et il l'était en effet. On le serait à moins. Jim Corbett va même jusqu'à déclarer que ce fut une des principales causes de sa défaite. Le grand homme avait été si longtemps sous les soins de Delaney, qu'il était tout à fait sous sa dépendance et qu'il n'était pas facile de le remplacer. C'est ce qui fait que le dire de Corbett ne me surprend pas trop.

Ce fut lors de cette visite que je m'arrangeai avec Delaney pour adjoindre Al. Kaufmann à ma troupe. Ce fut ce rude jeune homme que je choisis entre tous pour parachever mon travail. C'est certainement celui, de tous ceux de ce pays, qui me semble le plus propre à travailler avec un boxeur de poids lourds, et s'il se décide à se corriger de sa maladresse, il se fera lui-même un joli nom sur le ring. Je lui demandais d'encaisser des coups aussi durs que

Jeffries interviewé.

Pendant leur entraînement, les deux adversaires furent harcelés par les reporters, mais ils les accueillaient bien, car ni l'un ni l'autre n'étaient ennemis d'une bonne publicité.

(1) Weston, qui n'a jamais été colonel de sa vie est célèbre pour avoir fait la traversée des Etats-Unis à pied, de San-Francisco à New-York.

(1) Voir les nos 644 et suivants.

possible sans rompre, et il répondait bien au programme. Billy Delaney convint avec moi qu'il était bien celui qu'il fallait pour cela, aussi je m'empressai de l'engager.

Quoique tout semblât aller pour moi le mieux possible, j'eus cependant quelques ennuis à peu près à cette même époque. Quand un homme est à l'entraînement, la moindre des choses qui va de travers suffit pour l'arrêter dans ses progrès. C'est l'affaire de son manager d'écarter des yeux de son poulain toutes ces petites tracasseries ; mais, dans cette circonstance, c'était précisément mon manager qui me causait ces ennuis. Il n'y avait pas une semaine que nous étions à Seal Rock House, Little et sa femme commencèrent à se rendre si désagréables, que tout le monde leur tourna le dos. Sig Hart et sa femme étaient si dégoutés de la conduite de Little, qu'ils furent sur le point de quitter l'hôtel. Je vis que Little ne faisait pas un bon manager et je le mis à la porte.

Mais il refusa de s'en aller et se mit à se promener autour de notre camp, un revolver dans sa poche, en disant qu'il nous ferait notre affaire à Sig et à moi, à la première occasion. Dans l'après-midi, il descendit à Market Street, répétant les mêmes menaces, montrant son pistolet à tout le monde, et criant que je l'avais volé. Quand j'appris cela, je descendis le rejoindre avec ma voiture, avec l'intention de lui arracher son revolver et de lui démolir la figure. Le chef de la police arriva juste en même temps que moi.

— Si vous faites encore du bruit dans les environs, dit-il, je vous jette dans le trou à fumier. Cette affaire n'a que trop longtemps duré. Si je vous rencontre à nouveau par là, je vous renferme dans la glacière de la ferme jusqu'après le combat. »

Cette algarade refroidit un peu mon manager, et il partit sans plus rien dire ce jour-là. Mais, le lendemain, il recommença à faire tant de bruit, dans les environs, que je menaçais de tout laisser là, et de m'en aller avec Billy Nolan dans les solitudes de la région des lacs, où je pourrais avoir la paix. Quand Rickard et Gleason m'entendirent, ils furent furieux. Rickard et Billy Nolan s'entendaient ensemble à peu près comme deux coqs de combat. J'estimais beaucoup Billy Nolan et il avait montré, de son côté, qu'il était un bon ami pour moi. Il est assez mauvais coucheur et quoiqu'il ne recherche pas précisément les occasions de querelle, il aime la bataille autant qu'homme au monde. Il ne crie pas, il n'est pas bluffeur, et ce n'est pas que ce qu'on peut dire de quelques-uns de ses ennemis.

Quoique Little menaçait de faire de mon camp tout autre chose qu'un port de repos, je n'abandonnai pas pour cela mon travail. Un jour, Dick Adams, un des bons amis de Jeffries, qui était allé au camp de celui-ci pour voir son travail, vint me trouver à mon tour, pour se rendre compte de ce que je faisais. Je savais que tout ce que je ferais serait fidèlement rapporté au camp de Jeffries, aussi je voulus lui montrer quelque chose de bien. Je pris Al. Kaufmann pour quatre rounds et, avant de commencer, je lui dis de frapper sur moi aussi fort qu'il pourrait. Pendant l'assaut, qui fut un des plus animés que j'aie eus dans ma vie, je logeais mon gant droit entre le bras et le côté gauche d'Al., et pour montrer à mon visiteur combien j'étais faible, je soulevais les 200 livres d'Al. du plancher et je commençai à le secouer jusqu'à ce que je me sois rendu libre. Un de mes hommes regardait Adams, pendant que je faisais cela. Il l'entendit soupirer et le vit hocher la tête. J'appris depuis qu'il n'avait pas mentionné ce détail dans son rapport au camp de Jeffries.

Tex Rickard surveillait tout le temps mes excès de vitesse en auto. Il disait qu'il ne pouvait pas dormir, tellement il était inquiet qu'il arrivât quelque chose qui pourrait empêcher le combat. Il me supplia d'abandonner pour quelque temps ma voiture et m'envoya la sienne chaque jour avec son chauffeur au volant. C'était une nouvelle expérience pour moi de m'asseoir sur le siège d'arrière d'une auto, mais je le faisais pour obliger Tex. Le pauvre homme, il avait bien assez de tracas comme cela! Entre sa peur de l'intervention du gouverneur Gillett et l'impossibilité où il se trouvait de contenter tout le monde comme arbitre, il passa certainement là les quelques plus mauvais jours de sa vie.

CHAPITRE XXVI

JE TRANSPORTE MON CAMP A RENO. — LA VISITE DU GOUVERNEUR. — ENFIN LE GRAND JOUR EST ARRIVÉ,

Ce n'est que le 17 juin que nous apprîmes qu'il ne nous serait pas permis de combattre en Californie. Rickard et Gleason avait eu des discussions à perte de vue avec le gouverneur Gillett et finalement, celui-ci déclara que la morale publique de l'état était mise en danger par notre exhibition et il nous fit notifier de déguerpir. J'en étais très ennuyé pour nos deux promoteurs, mais je vous assure que leur figure allongée était plaisante à voir.

— Du courage, dis-je à Tex Rickard, il ne manque pas d'endroits où nous pourrons nous battre.

Tex ne se remettait pas.

— Mais vous ne voyez pas, se lamentait-il, que je suis en train de perdre tout ce que je veux? Je vais tout droit à la faillite.

— Ecoutez ce que je vous dis, répliquai-je; cela n'a aucune importance, l'endroit où nous nous battrons; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il y a de l'argent à gagner pour tout le monde.

— Je ne sais pas où nous allons aller; nous voilà comme une troupe de bohémiens, grommelait-il.

— Que pense Jeffries de cela? demandai-je.

— Il est plus fou que...

— Très bien, moi je ne le suis pas. Pour ma part, j'espère que ce sera à Reno. Ma femme est très désireuse de voir cette ville. Je pense qu'elle doit avoir une raison. Probablement qu'elle pense aux facilités de divorce.

— Je ne peux pas croire que vous soyez aussi peu sérieux, dit Tex, qui semblait sur le point de verser des larmes.

Ce fut le 24 juin que nous arrivâmes à la gare de la célèbre ville des divorces du Nevada. Il y avait une foule énorme pour nous recevoir et qui paraissait très amicale. Quand je descendis du wagon, on me demanda de faire un discours. C'est là une requête à laquelle je me refuse rarement. Je m'arrêtai donc sur le quai et parlai à peu près en ces termes :

— Citoyens, vous avez ma parole que ce combat sera sincère. Vous n'aurez pas là des combattants au chiqué. M. Jeffries n'a jamais fait de chiqué, et moi non plus. Nous traitons cette affaire en gens de sport et quand ce sera terminé, personne ne pourra dire que ni l'un ni l'autre de nous deux a joué autre chose qu'un franc jeu.

Cela sembla plaire à la foule qui nous accueillit par des acclamations, Al. Kaufmann, Kid Cotton et Dawe Mills étaient avec moi comme sparring partners et mon auto était également de la partie, en sorte que je me trouvais tout à fait bien. Nous nous rendîmes, tout de suite à un endroit nommé Rick's Resort. où nous installâmes mon nouveau camp. Puis je commençai à me livrer à un travail de vitesse, mais léger pendant quelques jours jusqu'à ce que je fusse habitué à l'altitude. Tom Flanagan, mon nouveau manager et, de temps en temps, aussi mon entraîneur, s'occupait beaucoup de mon travail de jambes et chaque jour nous travaillions ensemble.

Le quatrième jour de notre arrivée sur le nouveau théâtre de nos exploits, j'eus une très délicieuse surprise. Le gouverneur Dickinson m'envoya un mot pour me dire qu'il allait venir au camp pour voir mon travail. Aussitôt, je prévins tout mon monde, qu'il fallait que le gouverneur nous vit tous au mieux; quand il arriva, mes partners et moi nous étions prêts et je commençais tout de suite douze rounds à toute vitesse. Quand j'eus fini, je respirai tout naturellement, et c'est à peine si je transpirais un peu. Le gouverneur fut très content de cette exhibition.

— Non, il n'y a rien de brutal dans cette sorte de chose, dit-il, heureux comme un chat dans une laiterie, quand il vit le Kid pendant sur les cordes, ouvrant et refermant sa grande bouche, comme une carpe sur la paille, et essayant de reprendre la respiration qu'un punch venait de lui faire perdre.

Ces paroles encouragèrent le Kid ; il fit une grimace et se jeta sur moi comme un jeune bull-dog. Je lui portai un autre coup qui le renvoya dans les cordes et le gouverneur s'amusa plus encore que la première fois. C'est à peine s'il put trouver une expression assez forte pour exprimer son admiration pour notre jeu.

— C'est un nouveau jeu pour moi, dit-il, quoique j'aie assisté déjà à de nombreuses rencontres, c'est la plus belle bataille que j'aie jamais vue. Cette sorte de chose laisse l'homme mieux quand il a fini que quand il commence. Et le Kid se mit à rire encore plus fort.

J'étais très heureux d'avoir eu la chance de pouvoir montrer au gouverneur ce que c'était réellement qu'un combat, car il y a beaucoup de gens qui ont une fausse idée de la boxe. Le gouverneur me plaisait beaucoup, de son côté, et je le lui laissais voir chaque fois que l'occasion s'en présentait. C'est un homme jeune, très droit, brun de visage, les yeux très brillants, avec des cheveux bouclés sous un grand chapeau du Nevada. Vous ne l'auriez jamais pris pour un politicien; il avait plutôt l'air d'un homme d'affaires retors. J'aurais certainement pris en affection ce gouverneur. Je continuai un peu à travailler, pour lui donner une idée de ma vraie forme. Je ne me confinai pas dans la défense, mais je me mis à attaquer de droite, de gauche, comme un chat qui joue, et je secouai mon sparring partner comme un sac de viande.

— Non, je n'ai pas l'intention de m'opposer au combat, dit le gouverneur, en s'en allant. J'ai reçu votre assurance, M. Johnson, que cette affaire est parfaitement correcte, et c'est tout ce que j'avais à savoir.

Vous pouvez croire que j'étais très heureux d'entendre M. Dickinson parler de cette façon, surtout que ma femme était présente, et que cela me faisait plaisir qu'elle entende la bonne opinion que le gouverneur avait de moi.

Dans l'après-midi, je descendis dans mon auto, pour jeter un coup d'œil sur le grand cirque que Tex Rickard avait construit. Cela s'élevait de terre comme un flocon de fumée, mais cela semblait très solide, en dépit de la hâte avec laquelle cela avait été construit. Solide, cela devait l'être, car la construction avait été faite sous le contrôle du grand jury du comté de Washoe, qui avait tenu à ce que tout le nécessaire fut fait pour assurer la sécurité des spectateurs.

Le plan original était fait pour contenir 17.000 spectateurs, mais Rickard avait fait ajouter une nouvelle plate-forme sur laquelle 4.000 autres personnes pouvaient prendre place. Le chef de station de Reno me dit que des trois villes minières du sud de l'état, qui comptait une population totale de 2.000 habitants, on avait reçu une demande de 1.708 places.

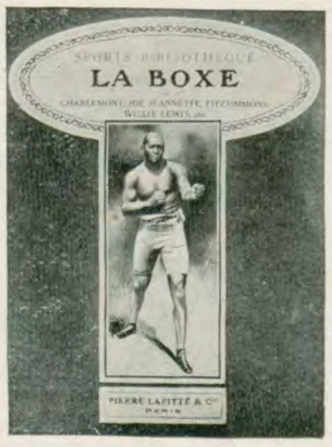
(A suivre) JACK JOHNSON.

Ce qu'il faut lire.

Dans le numéro de *Je sais tout* du 15 mai, les sportsmen liront avec intérêt un article d'Eugène Renaux et une enquête auprès des aviateurs sur les grandes épreuves de l'année.

La Boxe, le plus grand succès de librairie sportif. Tous ceux qui veulent s'initier au noble sport lisent cet ouvrage dû aux plus grands champions avec la collaboration de Jacques Mortane.

Couverture de Je sais tout du 15 mai.



Couverture de La Boxe. Col. « Sports-Bibliothèque. »

Imprimerie de la *Vie au Grand Air*, Paris, H.-L. MOTTI. *Le Gérant :* CHARLES GUYOT.